

Dossiers lord Byron

N°1

Teresa Guiccioli



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Quelques portraits (p. 23)

Teresa Guiccioli dans les poèmes de lord Byron :

“Au Pô” (p. 27)

“Dédicace” de *La Prophétie de Dante* (p. 28)

“Sonnet sur les noces du marquis Antonio Cavalli et de la comtesse Clelia Rasponi” (p. 28)

Teresa Guiccioli biographe :

Lord Byron jugé par les témoins de sa vie : Introduction (p. 29)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°1, janvier 2010. Nouvelle version, octobre 2012.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr.

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Note éditoriale

Ce premier *Dossier lord Byron* est consacré à Teresa Guiccioli, amante et inspiratrice de Byron lors de ses années italiennes. Il retrace l'histoire de leur liaison, éclairant les circonstances dans lesquelles celle-ci se déroula : les lieux et les personnes qui y participèrent, les écrits qu'elle suscita. Pour une large part, la parole a été donnée aux amants, et notamment à Teresa Guiccioli elle-même, à travers son étude *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*, ouvrage injustement sous-estimé, dont nous reproduisons l'Introduction.

D'abord mis en ligne en janvier 2010, ce Dossier a été entièrement réécrit, passant de 12 à 44 pages, s'enrichissant d'un poème inédit, gagnant en informations et en illustrations. Nous remercions Peter Cochran, qui nous a aimablement communiqué le portrait d'Alessandro Guiccioli.

Nous reproduisons les textes originaux, avec leur orthographe et leur présentation, sauf en ce qui concerne certains usages désuets. Les notes des auteurs sont signalées par des lettres ; nos propres notes sont signalées par des chiffres.

Illustrations

Couverture : "The Countess Guiccioli" ; gravure tirée de *Finden's landscape illustrations to Mr Murray's first complete and uniform edition of the life and works of Lord Byron* ; fasc. n°15.

p. 3 : "The Countess Guiccioli, Lord Byron's Piccinina" ; gravure tirée de *The Life, writings, opinions and times of the right hon. George Gordon Noel Byron, Lord Byron [...]* ; Iley, Londres, 1825, vol. 2.

p. 7 : "Lord Byron's room in the Palazzo Moncenigo" ; origine inconnue.

p. 11 : Portrait supposé d'Alessandro Guiccioli ; origine inconnue.

p. 14 : "Pisa" ; gravure tirée de Leigh Hunt : *Lord Byron and some of his contemporaries [...]* ; Colburn, Londres, 1828.

p. 19 : "Portrait du marquis de Boissy, d'après la photographie de Nadar" ; gravure tirée de *La Semaine des familles*, n°4, 27 oct. 1866 ; p. 57.

p. 25 : "La comtesse Guiccioli, maîtresse de lord Byron, 1824" ; gravure d'A. Devéria, coll. éd. Fougereuse.

Indications bibliographiques

Ouvrages de Teresa Guiccioli

Des idées religieuses de lord Byron, par un de ses contemporains ; Amyot, Paris, 1866. (Sous anonymat.)

Lord Byron jugé par les témoins de sa vie ; Amyot, Paris, 1868 ; 2 vol. (Sous anonymat.)

My recollections of Lord Byron ; and those of eye-witnesses of his life ; tr. Hubert Jerningham ; Bentley, Londres, 1869.

La Vie de lord Byron en Italie ; éd. par Erwin Stürzl ; "Salzburg studies in English literature. Romantic reassessment", n°82 Universität Salzburg, 1983 ; 10 vol.

Lord Byron's life in Italy ; éd. par Peter Cochran, trad. de Michael Rees ; University of Delaware Press, Newark, 2005.

Ouvrages contenant des textes de Teresa Guiccioli

Richard Madden : *The Literary life and correspondence of the Countess of Blessington* ; Newby, Londres, 1855 (vol. 2).

Alphonse de Lamartine : *Vie de lord Byron* dans *Le Constitutionnel*, 16, 17, 18, 19 nov. 1865 ; repris dans *Vie de lord Byron : feuilleton du Constitutionnel, 26 septembre – 2 décembre 1865* ; éd. de Marie-Renée Morin (et Janine Wiart) ; "Études guides et inventaires" n°14, Bibliothèque nationale, Paris, 1989.

Paul Breton : *Mémoires du marquis de Boissy, 1798-1866, rédigés d'après ses papiers* (préf. de la marquise de Boissy) ; Dentu, Paris, 1870.

Luigi Rava : *Lord Byron e Percy Bysshe Shelley a Ravenna e Teresa Gamba-Guiccioli a Roma* ; Società nazionale Dante Alighieri, Rome, 1929.

Alessandro Guiccioli : *I Guiccioli (1796 – 1863) : memorie di una famiglia patrizia* ; éd. de Annibale Alberti ; "Diari e memorie", Zanichelli, Bologne, 1934-1935 ; 2 vol.

Henri Guillemain : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli" ; *Revue de littérature comparée*, 1939.

Iris Origo : *The Last Attachment* ; John Murray, Londres, 1949 ; trad. fr. : *Le Dernier amour de Byron. Theresa [sic] Guiccioli* ; préf. d'André Maurois, trad. d'Antoine Gentien ; Plon, Paris, 1957.

Willis Pratt : "Twenty letters of the Countess Guiccioli, relating chiefly to Lord Byron" *Studies in English*, vol. 30, 1951.

Suite p. 43.

Introduction

Quelle improbable histoire que celle de Byron et de Teresa Guiccioli — personne n'aurait pu y croire un instant. Ce fut pourtant la plus longue et la plus intense liaison de l'homme à femmes qu'était Byron ; elle mit un frein à ses frasques désordonnées, l'obligeant à jouer le rôle contrariant de cavalier servant, l'entraînant à travers l'Italie au gré des rebondissements conjugaux et politiques. En lui offrant une ouverture privilégiée sur la société et la culture italienne, elle influa directement sur son œuvre, l'amenant à écrire quelques-unes de ses plus belles pages. Indirectement, mais indubitablement, elle décida aussi de son destin, suscitant en lui l'envie de défendre la cause grecque.

Muse de ses années de maturité, Teresa Guiccioli ressemblait moins aux précédentes maîtresses de Byron, attirées par sa notoriété et son étrangeté, qu'aux héroïnes de ses poèmes, confidentes sensuelles et mélancoliques, dévouées jusqu'au sacrifice. Sacre de ses aspirations de jeunesse, sa liaison avec l'un des plus illustres poètes de son temps fit d'elle une déclassée et l'amena, tout le reste de son existence, à exercer la difficile prérogative de gardienne de la mémoire de Byron. Elle s'y conforma consciencieusement, nous laissant des témoignages maladroits mais précieux, preuves d'un amour que la mort même ne sut empêcher.



1. Rencontre

Comme toute histoire d'amour qui se respecte, celle de Teresa et de Byron commença par un coup de foudre. Celui-ci eut lieu à Venise, chez la comtesse Benzoni, le 2 ou le 3 avril 1819, et il tint à peu de chose qu'il n'eût jamais lieu ; Teresa, apparemment enceinte, se sentait fatiguée (les Guiccioli étaient arrivés la veille ou l'avant-veille), et n'avait aucune envie de faire la conversation ce soir-là. Elle céda cependant au désir insistant de son mari qui souhaitait lui présenter un lord anglais rencontré l'année précédente. Car, en effet, comme tout véritable coup de foudre, celui-ci avait été inconsciemment préparé par une rencontre ratée, le 10 mars 1818. Parmi les invités de la comtesse Albrizzi, Teresa, alors toute jeune mariée (son union avec le comte Alessandro Guiccioli avait été célébrée le 7 ⁽¹⁾), ne fit pas attention à celui qui lui donna le bras quelques instants pour aller admirer l'"Hélène" de Canova ; en août, elle eut d'ailleurs une courte liaison avec un certain Cristoforo Ferri. De son côté, Byron, accaparé tant par la correction des épreuves de son malicieux *Beppo* que par les plaisirs charnels auxquels il se livrait sans retenue, sembla ne même pas voir la jeune femme ; il s'entretint avec le comte, qui voyait en ce lord une potentielle source de puissance et d'argent. Voilà sans doute pourquoi Guiccioli tenait tant, ce 2 ou 3 avril 1819, à le revoir, comptant peut-être user du charme de son épouse pour se l'attacher. Une grave imprudence.

C'est sur Teresa que la magie de l'amour semble avoir opéré le plus. Dans ses écrits, elle évoque le sourire enjôleur de Byron, qu'elle qualifie d'« apparition céleste », et dit avoir été attirée vers lui par une « force irrésistible »⁽²⁾. « Ce que je vis, je le revois éternellement dans ma pensée, et, dans le ciel, je crois que je le reverrai encore. », racontait-elle à Lamartine en 1856 :

Mon regard ne pouvait plus s'en détacher, et je puis dire que mon âme n'était plus que mon regard, elle s'écoulait tout entière par mes yeux. De ce moment je ne fus plus à moi, je fus à lui. L'Univers, anéanti dans tout ce qui n'était pas lui, n'exista plus pour moi qu'en lui seul. Soit coup de foudre de cette électricité intérieure qui accumule par sa rapidité la circonférence du globe en un point de l'espace, soit magie qui s'empara surnaturellement des sens et du cœur et qui transporte l'âme du possédé du corps qu'il habite dans un autre corps dont elle n'a plus qu'à subir le sortilège tout en le combattant, je me sentis tout à coup tout aussi attirée, aussi enchaînée, aussi respirée pour ainsi dire par le regard, à la fois dominateur et attractif de cet étranger que si j'avais été enchaînée à ses pieds par des chaînes de fer. Ce mouvement fut si subit que je n'eus pas même le temps d'une réflexion. Je venais de soulever ma paupière pour le regarder, en l'abaissant j'étais vaincue.⁽³⁾

Cette version tardive, tout enchantée qu'elle soit par une mémoire reportée trente-sept ans plus tôt, n'en est pas moins explicite ; elle s'apparente parfaitement au style romanesque qu'employa Teresa Guiccioli dans ses écrits, et, malgré les immanquables rappels à la réalité qu'impose une longue existence, quelque chose de cet angélisme du premier instant perdura jusqu'au bout dans sa manière de situer Byron parmi les humains, dans son souci, parfois puéril, d'idéaliser leur relation.

Pour une jeune femme qui avait reçu sept ans durant une éducation littéraire et même philosophique au couvent de Santa Chiara, à Faenza, qui aimait et savait apprécier la poésie, vivre des instants privilégiés avec celui qui était alors le plus célèbre poète de son temps prenait l'apparence d'un signe. Les goûts et les connaissances de Teresa, pour inférieurs qu'ils aient été à ceux d'un lettré européen moyen, dépassaient largement, comme de nombreux témoignages de Byron lui-même en font foi, le niveau de culture moyen des Italiennes, et ils contribuèrent certainement à séduire Byron, qui s'ennuyait habituellement dans les salons. Teresa donne le détail de leur tout premier échange :

Nous parlâmes du Dante, à propos de Ravenne, de Francesca de Rimini à propos du Dante, de Béatrice à propos de son poète, de l'amour à propos des deux. Lord Byron parut étonné de ce qu'une jeune femme italienne, à peine sortie depuis quelques jours d'un couvent de la Romagne, fût aussi versée que je l'étais dans la poésie classique de son pays et qu'elle eût, sur les monumens poétiques de sa langue, des jugemens et des enthousiasmes précoces qui sont l'érudition innée du cœur. La gloire de me sentir admirée augmenta ma confiance ; je m'abandonnai à l'entraînement de l'entretien, cet entraînement colora mes joues comme il colorait ma parole ; les siennes devinrent animées, pressées, lyriques sur ses lèvres, nous nous détachâmes insensiblement, et du même vol, de la terre, et nous nous oubliâmes pendant des heures entières, de cette courte nuit, dans un ciel de pensée, de rêveries à haute voix, et d'extases réciproques qui nous fit oublier tout ce qui n'était pas nous-mêmes.⁽⁴⁾

Elle avoue un peu plus loin ne pas avoir dormi de la nuit, ne pensant qu'aux prochaines occasions de rencontre. Celles-ci eurent lieu tous les jours suivants, jusqu'au 12 avril inclus.

Byron n'a pas laissé de témoignage direct sur cette première soirée, mais une lettre du 6 avril à son ami Hobbhouse montre assez que le charme de Teresa, ce jour-là et les suivants, fit sur lui grande impression ; elle montre un homme profondément séduit, décidé soudainement à rompre avec ce qu'il appelle le « concubinage », pour mener une vie d'amant fidèle auprès d'une femme dont il n'ignore pas les inconvénients :

Je suis triste moi aussi car je suis tombé amoureux d'une comtesse romagnole de Ravenne — qui a dix-neuf ans & a un comte de cinquante — qu'elle semble disposé à *qualifier*, leur première année de mariage venant juste de s'achever. — Je l'ai un peu connue l'année dernière à ses débuts, mais elles attendent toujours un an — du moins en général. — Je l'ai d'abord rencontrée chez l'Albrizzi, puis ce printemps chez la Benzoni — et j'ai des espoirs Monsieur — des espoirs — mais Elle veut que je vienne à Ravenne — & ensuite à Bologne — or tout cela serait très bien avec des certitudes — mais pour de simples espoirs — si Elle venait à me laisser en plant — et que je subisse un « fiasco », jamais plus je ne pourrais me montrer sur la Piazza. — — L'argent ne pourrait rien y faire — car le *Comte* est affreusement riche — & le

serait même en Angleterre — mais il a cinquante ans et quelques — a eu deux femmes & des enfants avant celle-ci, qui est la troisième — (une jolie blonde sortie l'année dernière d'un Couvent — faisant actuellement sa seconde tournée des Conversazioni vénitiennes —) et il ne semble pas aussi jaloux cette année que l'année dernière — quand il restait collé à elle, même chez le Gouverneur. — — Elle est jolie — mais n'a aucun tact — répond à voix haute — quand elle devrait chuchoter — parle d'âge aux vieilles dames qui veulent passer pour jeunes — et cette sacrée nuit, elle a horrifié la compagnie des gens corrects chez la Benzona — en m'appelant « Mio Byron » d'un ton bien audible, au milieu d'un silence mortel des autres bavardes, qui observaient & chuchotaient avec leur Serventi respectifs. — Un de ses préalables est que je ne dois jamais quitter l'Italie ; — je n'ai nul désir de la quitter — mais je n'aimerais pas en être réduit à jouer le parfait Cicisbeo. — Que vais-je faire ! Je suis amoureux — et las de la promiscuité du concubinage — & j'ai maintenant une chance de me fixer à vie. — ⁽⁵⁾

Nul doute à lire ces lignes que Byron s'était déjà vu proposer le rôle de sigisbée, ou cavalier servant, alors largement en usage en Italie. Cette coutume plutôt décalée permettait à l'élu de se montrer en compagnie de sa belle au grand jour, de l'accompagner partout dans le monde, le mari se trouvant déchargé d'autant de corvées fastidieuses, et libre de jouer un rôle similaire auprès d'une autre belle. Par convention, personne n'évoquait les implications précises de ce jeu. Ce qui étonne dans le cas de Byron, c'est qu'il ait accepté l'idée de jouer les sigisbées, même passagèrement ; ce fut pourtant bien le cas, comme le prouva la suite de leur liaison.

À en croire Teresa, ces dix jours d'avril ne dépassèrent pas un plan strictement platonique, leurs rencontres se déroulant uniquement au théâtre ou dans des salons. Pour des raisons de prudence, et pour donner à sa liaison avec Byron l'apparence flatteuse des amours éthérées du Tasse pour Léonore ou de Pétrarque pour Laure, elle se préoccupa toujours de mettre au second plan, sinon de nier simplement, l'aspect charnel de leur amour. Loin de ces futilités, Byron multiplia au contraire les allusions, restant feutré avec sa belle (« [...] Toi — qui fut — au moins pour un instant — toute à moi — » ⁽⁶⁾), mais se montrant plus cru avec ses amis :

[...] Cette Aventure a tellement dépassé l'inévitable — que nous avons consommé notre illégitime union par tous les rites appropriés, quatre jours durant et quotidiennement — avant son départ de Venise. ⁽⁷⁾

[...] Nous avons déjà accompli la partie *Essentielle* de l'affaire *quatre* jours de suite avant qu'elle ne quitte V (l'affaire toute entière dura une Semaine), si bien qu'il n'y a rien de bien nouveau devant nous. ⁽⁸⁾

Ces étreintes se déroulèrent probablement dans la demeure des Guiccioli, comme le laisse entendre Byron dans une lettre : « Je ne te parlerai pas *de lieux plus chers encore* ; parce que *là*, jusqu'à ton retour, je ne vais pas [...] » ⁽⁹⁾ Les deux amants s'y échangèrent des objets (un médaillon, un mouchoir, etc....), et très certainement des vœux.

Le fait que la jeune femme se soit donnée aussi rapidement et aussi complètement pouvait paraître bien imprudent avec un homme tel que Byron, d'autant qu'elle lui faisait promettre en parallèle de jouer strictement et fidèlement le rôle contraignant (et ridicule) de cavalier servant. Le poète partageait d'ailleurs cette analyse :

Cette Charmeuse oublie qu'un homme peut être attiré n'importe où d'un coup de sifflet *avant* — mais qu'*après* — un voyage en Italie au mois de juin est une Conscription — aussi eût-Elle dû se montrer moins libérale à Venise — ou moins exigeante à Ravenne. ⁽¹⁰⁾

Néanmoins, non sans quelques hésitations, il suivit sa « Charmeuse », jurant à tous qu'elle était son dernier amour, s'appliquant à être un amant irréprochable.

2. Séparation et retrouvailles

Alessandro Guiccioli souhaitant s'occuper de ses affaires, sa femme et lui quittèrent Venise le 13 avril, regagnant Ravenne après plusieurs étapes dans des propriétés du comte. Cette séparation, qui allait durer soixante jours, loin d'éloigner les deux amants, scella leur destin commun, renforçant les sentiments de Byron. Bien sûr, sans l'attrait d'y retrouver Teresa, Venise lui parut dépeuplée, et plus encore, déplacée, presque obscène :

— Quand je vais à la *Conversazione*, je m'abandonne à l'ennui, trop heureux de m'ennuyer plutôt que de souffrir. Je vois les mêmes visages — entends les mêmes voix — mais je n'ose plus regarder en direction du Sofa où je ne te verrai plus — mais à ta place quelque vieille qui pourrait être la *Médisance* en personne [...] ⁽¹¹⁾

Toute sa correspondance, durant l'absence de Teresa et au-delà, témoigne d'une envie encore fragile de rompre avec un style de vie dont il était las : voyant qu'une chance s'offrait à lui — « une chance de me fixer à vie. » —, il s'efforce de croire à cet amour différent, dont il pressent l'importance (plusieurs fois, il utilise la métaphore du passage du Rubicon), mais dont la nouveauté ou les contrariétés l'effraient. Les délais s'allongeant, il cède encore aux facilités de la cité des doges, mais le destin semble s'opposer à ses égarements : le 18 mai, il glisse dans le Grand Canal en se rendant chez une certaine Angelina !

À tous ses correspondants, Byron se dit pourtant très amoureux, tout en insistant, comme on l'a vu, sur l'aspect purement physique de sa liaison, ou sur l'inexpérience de son amante en société. Épanchement ou tactique, avec Teresa, il joua les victimes, rejetant sur elle ses propres incertitudes :

Tu m'as juré d'être fidèle, — et moi je ne t'ai rien juré, nous verrons qui de nous sera le plus fidèle — Souviens-t'en quand arrivera le moment où tu ne sentiras plus rien pour moi, tu ne recevras aucune réprobation de ma part ; il est vrai que je souffrirai, mais en silence. ⁽¹²⁾

La bataille se jouait à présent sur le terrain des mots ; l'avantage semblait aller à Byron, mais son amante ne fut pas en reste.



Byron au Palazzo Mocenigo

Le 22 avril commença en effet la longue correspondance entre Byron et Teresa Guiccioli. Ayant anticipé leur séparation, les deux amants s'étaient assurés de la complicité d'intermédiaires chargés de réceptionner leur courrier : un portier à Venise, un prêtre à Ravenne, des serviteurs, ainsi que la précieuse Fanny Silvestrini, amie de Teresa, à qui elle était libre d'écrire sans surveillance. Son rôle ne fut pas mince lors de ces mois de tergiversations : elle pressa les amants de s'écrire, assurant chacun des sentiments et de la fidélité de l'autre, rapporta leurs réactions de façon à rendre très vivante la séparation. Certains extraits de ces correspondances croisées laissent cependant deviner que ces services n'étaient pas toujours désintéressés.

Comme, au grand bonheur de Byron, Teresa ne comprenait pas l'anglais, il lui écrivit en italien, dans une langue parfois approximative, mais suffisamment élégante pour enchanter l'enchanteresse. Pour convenues qu'elles puissent paraître parfois (« Combien plus heureuse que moi sera cette lettre ! qui dans peu de jours sera entre tes mains — et que peut-être même tu porteras à tes lèvres, — dans cet espoir, je la baise avant qu'elle ne parte. » ⁽¹³⁾), ces lettres montrent pourtant un Byron sincère et lucide, parfois désarmé, avouant ses faiblesses, loin du fanfaron qu'il redevenait en écrivant à Hobbhouse, Moore, ou Douglas Kinnaird. Au fur et à mesure que se souda leur union, elles se firent de

plus en plus tendres, regorgeant de formules secrètes : « Je suis ton A. A. dans l'É. », ce qui signifiait : « Je suis ton Ami et Amant dans l'Éternité. » Certains mêmes de ces codes, faisant allusion à des étreintes physiques, n'avaient jusque-là été utilisés qu'avec la demi-sœur de Byron, Augusta Leigh : « Je t'aime +++++ tu me comprends ? — Pour nous — il ne peut y avoir croix plus saintes que celles-ci. »⁽¹⁴⁾ Riches en détails précis sur les agissements de Byron et sur son état d'esprit au cours de cette période agitée, elles témoignent également de son implication dans l'intimité de la famille de Teresa et, à travers elle, dans la société italienne.

Longtemps oubliées, les quelques cent cinquante lettres que Byron envoya à son amante n'ont pas toutes survécu ; précieusement classées, certaines furent agrémentées de commentaires ou de soulignages flatteurs, d'autres furent partiellement censurées ou entièrement détruites par Teresa, qui voulait ménager la postérité de leur amour. Elles ne furent intégralement publiées qu'en 1949, dans l'excellente étude d'Iris Origo *The Last attachment* (traduit en français sous le titre *Le Dernier amour de Byron*). Les rares privilégiés qui purent en prendre connaissance avant cela — Lamartine, Thomas Moore peut-être — ne surent en déceler ni l'intérêt ni la beauté.

Au gré de missives enflammées ou réprobatrices, les deux amants restèrent donc en contact tout au long de leur séparation. Comme le montrent ces lettres, la conduite « libérale » de Teresa, loin de démotiver Byron, renforça son envie de la revoir et de l'étreindre de nouveau ; il attendit donc son signal, non sans un certain agacement. Mais la jeune femme devait faire face à plusieurs problèmes : ne sachant comment organiser leurs retrouvailles sans trop choquer l'opinion (Ravenne était une petite ville, et son mari et elle comptaient parmi les premières personnalités), elle élaborait des plans improbables dont Byron, plus expérimenté, voyait trop bien les failles et les dangers ; d'autre part, fatiguée par les émotions et les déplacements, elle était tombée malade, et ne quittait pas le lit. Elle venait en fait de faire une fausse couche, peut-être un avortement, et ne voulait ni inquiéter son amant, ni lui montrer son triste état, elle prolongeait l'attente.

Prêt à partir dès la mi-mai, Byron ne se mit en route que le 1^{er} juin. Le lieu des retrouvailles n'étant pas encore fixé par Teresa, le poète profita de son passage par Padoue, Ferrare, et Bologne, pour faire quelques visites sociales et culturelles qui auraient pu justifier sa présence en ces lieux, s'il n'avait cessé de parler à tous ses interlocuteurs de la comtesse Guiccioli. Toujours assez sombre, et fidèle à ses penchants romantiques, il se rendit également dans des cimetières, méditant sur les épitaphes et la brièveté de la vie. Il ne s'attarda guère cependant, et parvint à Ravenne le 10 juin, où il retrouva enfin... Alessandro Guiccioli, venu se divertir au théâtre tandis que son épouse était toujours alitée. Ce dernier proposa certainement ce soir-là à Byron de venir rendre visite à Teresa au Palazzo Guiccioli, puisque une lettre du 11 juin revient sur les douloureuses conditions de retrouvailles des deux amants : « Si tu savais combien cela me coûte de me contenir en ta présence ! — — mais je n'en dirai pas plus, — espérons — que le temps m'enseignera l'hypocrisie. »⁽¹⁵⁾

C'est aussi au cours de ce voyage qu'il dit avoir composé le très beau poème "Au Pô" (voir ci-après, p. 27), première intrusion de Teresa dans ses écrits proprement littéraires. Ces vers expriment parfaitement l'hésitation de Byron à ce moment-là : sachant, ou croyant son amante à Ca' Zen, sur le delta du Pô, il confie ses sentiments au fleuve ; il craint que cet amour ne soit pas réciproque (st. 9), et que les devoirs conjugaux ne l'emportent finalement (st. 10). Moins classique, il laisse transparaitre ses propres incertitudes en comparant les eaux du fleuve à ses élans passionnels, désordonnés et irrépressibles, jouant de manière subtile et sincère sur l'ambiguïté de trancher s'il s'agit d'élans révolus (« telles [...] furent longtemps mes passions »), ou encore d'actualité (« notre vieux cours inchangé ») :

Que dis-je ? — « un miroir de mon cœur » ? Tes eaux ne sont-elles pas impétueuses, sombres, et fortes ? Tel que mes sentiments furent et sont, tu es ; et telles que tu es furent longtemps mes passions.

Le temps peut les avoir quelque peu domptées — pas à jamais ; tu inondes tes berges, mais ce n'est pas pour toujours que ton lit déborde, fleuve qui me ressembles ! tes crues s'apaisent, et les miennes se sont résorbées,

Ne laissant derrière elles que débris lointains ; et de nouveau maintenant, portés par notre vieux cours inchangé, nous nous mouvons : tu te diriges précipitamment vers l'océan, et moi vers l'aimante personne que je ne devrais pas aimer. (st. 3-5.)

Il est difficile de dire si l'intéressée eut alors connaissance de ce poème, que Byron copia pour quelques amis l'année suivante, et qui ne fut publié qu'en 1824 ; d'après Jerome McGann, qui compara

tous les manuscrits connus, Teresa possédait sa propre copie, qu'elle fit sans doute plusieurs années après la mort du poète. Sans indiquer si elle en saisit toutes les nuances, elle perçut cependant très bien sa sincérité, puisqu'elle écrivait en 1868 : « Quand il envoya son ode au Pô à Murray, il lui fit défense de l'imprimer, parce que c'était de la vie intime. »⁽¹⁶⁾

Forcé d'attendre, entre deux rémissions, les rares occasions d'intimité, Byron commença à composer, à la demande de Teresa, *La Prophétie de Dante*. Après *Les Lamentations du Tasse*, qui l'avaient beaucoup émue, et à propos desquelles elle interrogea vainement Byron, la belle souhaitait à présent que son poète donnât la parole à l'autre grand écrivain de la région :

Au cours d'une visite dans la cité de Ravenne à l'été 1819, il fut suggéré à l'auteur, après avoir composé quelque chose au sujet du confinement du Tasse, de faire la même chose à propos de l'exil de Dante — la tombe du poète étant l'un des principaux centres d'intérêt de la cité, tant pour les autochtones que pour les étrangers. (Préface.)

Cela fut donc promptement exécuté, bien que les chants supplémentaires promis dans la préface ne vissent jamais le jour, et que le poème dût attendre 1821 pour paraître. Présentée comme une « expérimentation métrique » fondée sur l'usage de rimes tierces, pour se différencier du *Pèlerinage du chevalier Harold*, qui déjà exhortait les Grecs à se révolter, cette prophétie appelait les Italiens à reprendre leur destin en main, leur rappelant leur gloire passée, notamment en matière de littérature. Mais le morceau le plus intéressant était le sonnet servant de dédicace (voir p. 28), qui officialisait, sans donner de nom toutefois, sa liaison avec Teresa. Comme dans « Au Pô », Byron insistait sur leur différence de tempérament, opposant son « froid et nuageux pays » au « Sud ensoleillé » à qui il est impossible de résister.

Néanmoins, Teresa tardait toujours à se rétablir ; voyant que son état ne s'améliorait pas, Byron fit intervenir le docteur Francesco Aglietti, « le meilleur médecin non seulement de Venise, mais de l'Italie »⁽¹⁷⁾, qui accepta, à titre exceptionnel, de se déplacer :

La Guiccioli a été au plus mal (pas assez malade toutefois pour induire une totale abstinence en matière d'amour, sauf ce seul jour où le *Chat* s'est réveillé un peu prématurément) et j'ai persuadé *monsieur* de faire venir Aglietti de Venise — il est venu hier, ils ont posé des sangsues — et prescrit un régime — et dit qu'Elle pouvait guérir si elle le voulait — le voudra-t-elle ? — je doute qu'elle veuille quelque chose très longtemps — sauf une chose et je pense que même celle-là elle arrivera bientôt à s'en écarter — auquel cas je serai libre de repasser le Pô — et peut-être les Alpes — mais à ce stade je ne puis rien dire.⁽¹⁸⁾

Quel qu'ait été exactement le mal qui faisait souffrir Teresa, la venue d'Aglietti débloqua complètement la situation en remettant sur pied la jeune femme, et en lui permettant de sortir de nouveau. Il en découla l'un des épisodes les plus heureux de son histoire avec Byron.

3. Idylle

Au grand dam du poète, Teresa put reprendre une vie mondaine, donner des réceptions et recevoir des curieux avides de voir de près ce fameux lord anglais. On les vit aussi faire de longues promenades dans les fraîches forêts de pins ; elle n'était pas très bonne cavalière, mais Byron lui pardonna volontiers, faisant même entrer ces instants d'intimité dans son grand projet du moment, *Don Juan*, dont les deux premiers Chants, écrits avant sa rencontre avec Teresa, paraissaient seulement (« Heure délicieuse du crépuscule ! — dans la solitude de la pinède, et du rivage silencieux qui borde les bois immémoriaux de Ravenne [...] ; forêt verdoyante ! que les traditions de Boccace et les chants de Dryden rendaient peuplée pour moi, comme je vous ai aimés, le crépuscule et toi. — » ; Chant III, st. 105). Pour sa belle, il accepta même de se laisser pousser des favoris. Bien que personne n'ignorât la nature de son intérêt pour la comtesse, Byron était à présent pleinement accepté parmi le gotha ravennois.

Un curieux parallèle s'établit entre eux et le couple Germaine de Staël-Benjamin Constant, Byron offrant à Teresa — qui crut y voir un sous-entendu inquiétant — un exemplaire d'*Adolphe*, ou inscrivant, en l'absence de son amante, quelques lignes mélancoliques dans son exemplaire de *Corinne*. Il y eut sur ces sujets d'intéressants échanges de lettres.

Comme n'importe quel couple, il leur arrivait de se disputer et de se jalouser parfois, pour des brouilles le plus souvent, comme en témoigne un poème que Byron composa à cette période, sobrement intitulé « À Teresa Guiccioli » :

Je t'ai vue sourire à un autre ; si ce n'était un amant ou un frère — ou les deux (unissant alors à la fois le meilleur et le pire d'un Amant dans la créature la plus coupable) — il n'avait rien à faire là — les sourires que tu lui adressas furent pour moi des serpents.

Je t'ai vue sourire — ne le nie pas — car j'étais figé sur place ; cloué à ma croix — je saignais — et j'ai vu — et souffert — mais n'ai pu m'extirper. (st. 1-2.)

En juillet, ils furent tous deux invités au mariage d'un oncle de Teresa, occasion pour laquelle ils écrivirent chacun un sonnet. Celui de Byron, sobrement intitulé "Sonnet sur les noces du marquis Antonio Cavalli et de la comtesse Clelia Rasponi, de Ravenne" (voir p. 28), fut probablement une réponse à celui de Teresa : il s'agit d'un bref épithalame dans lequel, de manière assez hypocrite, il cite en exemple le couple Guiccioli, à côté de qui il se peint en « vagabond » infortuné. Byron, dans une lettre à sa sœur, écrivait à propos de cette occasion :

Je t'envoie un sonnet que cette loyale Dame a fait pour les noces d'une de ses relations, dans lequel elle jure la plus *alarmante fidélité* envers son mari — n'est-ce pas amusant ? tu peux deviner ma *tête* quand elle me l'a montré — je n'ai pas pu m'empêcher de rire — un de *nos* rires. ⁽¹⁹⁾

En réalité, le couple n'avait jamais été aussi soudé, se comportant presque ouvertement comme des époux, s'échangeant des livres, se faisant des cadeaux, sortant dans le même carrosse. À en croire Byron, les contrariétés semblaient même justifier leur amour :

Je te jure que je t'aime mille fois plus que quand je t'ai connue à V [—] tu le sais — tu le sens, — *pense* — mon Amour — à *ces* instants délicieux — périlleux — mais *heureux* — à tous les sens du terme — non seulement pour le plaisir plus qu'extatique — que tu me donnas, mais pour le péril (auquel tu étais exposée) heureusement évité. — — Ce salon ! cette chambre ! les portes ouvertes ! les domestiques si curieux et si proches — Ferdinando ! les visiteurs ! — &c. — — tant d'obstacles ! mais tous vaincus — c'était le vrai triomphe de l'Amour — cent fois Vainqueur ! ⁽²⁰⁾

Cette situation vaudevillesque se poursuivit tout l'été, à Ravenne, puis à Bologne où Byron accompagna Alessandro et Teresa ; après s'être installé dans des auberges inconfortables, il fut pour la première fois invité à loger dans la demeure même des Guiccioli, où il y fit venir, au ravissement de Teresa, sa fille Allegra. Le comble fut atteint à la mi-septembre, lorsque Teresa et Byron partirent, avec la bénédiction d'Alessandro, pour Venise, afin de consulter de nouveau l'excellent docteur Aglietti. Cette décision, ou indécision, eut les allures d'un mystère :

Comme tout le monde, lord Byron en fut surpris, et, averti par des ennemis du comte, il eut même des soupçons sur sa véritable intention. Mais l'idée de m'accompagner à Venise et d'être mon protecteur le rendait si heureux qu'il ne voulut pas y voir plus loin. ⁽²¹⁾

Jugeant qu'il n'y avait après tout pas plus de risque là qu'ailleurs, les amants partirent promptement, s'offrant en route quelques-unes de ces visites littéraires qu'ils affectionnaient tant :

Le comte *** partit donc pour Ravenne, et moi un jour plus tard, je quittai Bologne et je me mis dans ma voiture pour Venise avec mes gens. Lord Byron me suivait dans la sienne. Ce voyage fut pour moi un enchantement ! À Ferrare, nous visitâmes tous les lieux remplis du souvenir du Tasse. Mais, ce qui me touchait le plus, c'était de faire un pèlerinage aux collines d'Arqua, au tombeau de Pétrarque avec lord Byron. C'était un jour brillant d'automne, celui où nous nous agenouillâmes sur les pierres qui renferment les restes de l'immortel amant de Laure. Nous goûtâmes le raisin ambré de la vigne rustique qui croît tout à l'entour de ce lieu de paix et de douce mélancolie, et nous écrivîmes nos noms à côté l'un de l'autre sur le livre des voyageurs. ⁽²²⁾

Parvenus à Venise, Teresa consulta Aglietti, qui lui conseilla d'éviter l'humidité ; Byron lui proposa alors de s'installer à La Mira, dans le palais Foscarini qu'il avait loué auparavant pour Allegra. C'est dans ces lieux splendides que leur idylle connut son apogée, dans le calme, sans personne pour les surprendre, et presque personne pour les déranger (Thomas Moore choisit ce moment pour revoir Byron, et ce fut à l'occasion de cette visite que ce dernier lui remit le manuscrit de ses mémoires). La manière dont Teresa évoqua ce séjour laisse clairement transparaître son bonheur ; non sans humour, elle écrivait à son mari le 30 septembre :

Je ne peux vous dire toutes les attentions que Mylord a pour moi. Il a envoyé chercher un piano, de la musique, une quantité de livres et surtout j'ai sa compagnie qui a plus de valeur que tout le reste, de sorte que, si seulement je me portais bien, je ne saurais quoi désirer... ⁽²³⁾

Et bien des années plus tard, racontant à Lamartine son histoire avec Byron, elle ne pouvait dissimuler son émotion en revivant « cet épisode qui a tenu dans [sa] vie une place si importante et si douloureuse » ⁽²⁴⁾ :

À cette campagne sur les bords de la Brenta, j'ai passé des jours d'un ineffable repos, voyant très souvent lord Byron et vivant sous sa protection par le consentement de mon mari. Les discours du monde ne m'occupaient pas. Je soignais ma santé, je m'occupais de mes études dans une retraite absolue. Et si le monde critiquait, ces vaines critiques je les ai toujours ignorées, elles ne pouvaient pas arriver jusqu'à ma retraite. ⁽²⁵⁾

Les critiques arrivèrent cependant, annonçant quelques scènes cocasses.

4. Vaudeville

Depuis le début de la liaison, Alessandro Guiccioli n'avait pas été totalement absent ; il avait accompagné sa femme dans les salons et les salles de spectacle, avait discuté à plusieurs reprises avec Byron, avec qui il s'était montré très courtois. Raffiné et cultivé, grand amateur de théâtre, ce riche propriétaire, l'une des premières fortunes de Romagne, n'avait apparemment rien à envier à quiconque. Il devait l'essentiel de sa fortune à sa première union, un mariage d'alliance avec la comtesse Placida Zinanni, avec qui il vécut vingt-sept ans. Cette dernière étant morte sans lui laisser d'enfants, il épousa très rapidement la fille de bourgeois de Budrio, Angelica Galliani, qui donna naissance à deux garçons (dont ce Ferdinando craint par Byron) et cinq filles. Moins d'un an après la disparition d'Angelica, il épousait Teresa Gamba Ghiselli. Cette troisième union n'avait évidemment rien d'un mariage d'amour, Guiccioli escomptant bien soutirer d'une jeune épouse inexpérimentée, à peine sortie du couvent, une part de la fortune des Gamba. S'afficher avec un poète aussi célèbre que Byron ne lui déplaisait pas, d'autant que cela mettait en valeur la beauté de sa nouvelle épouse.



Alessandro Guiccioli

Fin opportuniste en réalité, Alessandro Guiccioli ne manquait aucune occasion d'accroître sa puissance : voyant à juste titre en Byron une source d'argent et de pouvoir, il lui avait emprunté une petite somme, et s'appêtait à recommencer ; il avait également sollicité par son intermédiaire, dès juin 1819, un poste de vice-consul, ce qui pourrait expliquer pourquoi il laissa alors Teresa et Byron se rendre à Venise ensemble. La correspondance de Byron fait encore état de toutes sortes de propositions plutôt saugrenues : des projets d'achats immobiliers ou de voyages ensemble, des plans prévoyant d'envoyer ses fils étudier en Angleterre ou de marier le poète à sa fille Attilia, alors âgée de douze ans !

D'après ces mêmes lettres, l'idée de rompre sa relation avec Teresa aurait même fait partie de ce flot d'intentions sans lendemain, ce qui tendrait à prouver qu'Alessandro savait jusqu'où était allé l'attachement des amants. Byron, qui avait de l'expérience, montra toujours un profond étonnement devant l'attitude déconcertante du comte, qui semblait cautionner presque ouvertement la liaison. L'homme n'était pourtant pas d'un naturel conciliant : il ne comptait pas que des amis en Romagne, la rumeur lui attribuant même des assassinats, ainsi que Byron ne tarda pas à le savoir. Avant d'arriver à Ravenne, ce dernier écrivait déjà à Hoppner :

Maintenant, aller cocufier un comte du Pape, qui comme Candide — a déjà été la cause « de la mort de deux hommes, dont un prêtre » dans sa propre maison, c'est vraiment trop pour ma modestie — alors qu'il y a plusieurs autres endroits aussi appropriés pour ce but. ⁽²⁶⁾

Puis, après que reprit de plus belle la liaison :

Elle se débrouille très bien — bien que le local soit peu pratique — (pas de verrous, qu'ils soient d— —és) et nous prenons de grand risques — (ne serait-ce qu'aux heures de repos — après le dîner) — et aucun endroit — sauf le grand Salon dans son propre palais — si bien que si je me retrouvais avec un Stiletto dans les entrailles une de ces après-midi — je n'en serais pas étonné. ⁽²⁷⁾

La situation de tiers, quoique conforme aux conventions italiennes, n'était pas en effet des plus confortables : on parlait beaucoup de l'aveuglement du comte Guiccioli, de cette liaison qui commençait à passer les limites admises, et qui était parvenue jusqu'aux oreilles de Pietro Gamba, le frère de Teresa, alors étudiant à Rome. La police, qui surveillait à la fois le mari et l'amant, en riait. Les amis de Byron, amusés dans un premier temps, trouvaient que la passade s'éternisait.

Voyant le tour trop libre que prenait l'idylle de sa fille avec ce séjour à La Mira, le père de Teresa, le comte Ruggero Gamba, insista auprès d'Alessandro Guiccioli pour qu'il fasse valoir ses droits. À contrecœur, ce dernier s'exécuta, envoyant à sa femme des lettres au ton inquiet. Jouant les innocentes, Teresa tâcha de dissuader son mari d'accourir, l'informant très adroitement que sa santé était en voie d'amélioration, et que Byron travaillait à lui obtenir le poste diplomatique qu'il avait sollicité. Mais, pressé par l'opinion et par sa belle-famille, le comte n'était plus libre de ses décisions ; il arriva à Venise le 1^{er} novembre et, pour la première fois, haussa le ton :

Finalment, le Cavalier-Conte Guiccioli est arrivé à Venise — où il a trouvé sa femme dans une bien meilleure santé, mais le détestant cordialement — si bien qu'ils se sont disputés *violemment*. — Il n'avait rien dit auparavant — mais en comprenant enfin de quoi il s'agissait — il lui a donné le choix — *lui* — ou *moi* — elle se décida à l'instant pour *moi* — n'étant pas autorisée à avoir les deux — et l'amant ayant généralement la préférence. — Mais il lui a aussi donné un papier contenant des règles auxquelles il souhaitait qu'elle se soumette — chacune instituant *son* autorité. [...] Que pouvais-je faire ? — d'un côté sacrifier la femme que j'aimais à vie — la laissant dans le dénuement et coupée de tous liens au cas où je meure — d'un autre côté, abandonner une « *amicizia* » qui a été mon plaisir, ma fierté et ma passion. — À vingt ans, je l'aurais enlevée — à trente, avec l'expérience de *ces dix années* ! — je me suis sacrifié seul — et lui ai conseillé — et l'ai persuadée avec la plus grande difficulté de rentrer avec son mari à Ravenne — n'excluant pas totalement — que je puisse y retourner — sinon elle refusait d'y aller. ⁽²⁸⁾

Déterminée à ne pas se voir refuser ce à quoi avait droit toute dame italienne, Teresa exclut catégoriquement de se plier à ces règles de vie, les tournant en ridicule et exigeant au contraire d'avoir la liberté de voir qui il lui plaisait. Elle n'aurait pas hésité un instant à tout lâcher pour son amant, comme le comprit très bien Byron, qui craignit une catastrophe en chaîne mettant à mal l'honneur et l'avenir de deux grandes familles, et notamment des sœurs de Teresa. Ce fut donc par amour qu'elle se résigna — du moins provisoirement, et non sans triomphe (Alessandro Guiccioli dut tout de même en venir, pour obtenir son consentement, à éclater en sanglots devant Byron !).

De nouveau seul dans son grand palais, Byron céda au pessimisme. Le meilleur témoignage sur cette période douloureuse est "Puisse l'Amour à jamais couler", poème amer sur l'impossibilité de prolonger l'amour, d'une gravité inhabituelle chez Byron, et que Teresa condamna sans appel, quand plus tard elle en eut connaissance :

N'attends pas, tendre amant ! que les années soient passées, et que tu te réveilles comme d'un rêve. Dès que, chacun se plaignant du défaut de l'autre, dans la colère et les injures tout semble hideux ; dès qu'il commence à décliner, sans tout à fait cesser, n'attends pas que les mesquineries aient flétri toute passion : si une fois il a diminué, son règne est terminé — une dernière étreinte alors, et dis bonne nuit ! (st. 4)

Ne voyant pas d'issue possible à ce dilemme, n'imaginant pas de rester en Italie sans son amante, Byron hésitait en effet entre émigrer en Amérique avec sa fille ou rentrer au pays — mais quel accueil y aurait-il trouvé, au beau milieu du scandale causé par *Don Juan* ? Ces projets n'étaient pas

nés avec cette seconde séparation, il s'en était ouvert à ses proches depuis plusieurs mois, sans d'ailleurs préciser si son amante eût été du voyage. Mais cette fois-ci, il y pensait très sérieusement : jusqu'au 4 décembre au moins, il se prépara à partir, tenant ses bagages prêts ; seule la santé d'Allegra sembla le retarder. Puis soudainement, tout fut oublié : voyant sa fille de nouveau gravement malade, le comte Gamba demanda lui-même à Byron de venir la voir, ajoutant qu'il avait arrangé les choses avec le mari. Le 9, Byron écrivait à Teresa qu'il n'attendait que son signal pour retourner à Ravenne ; aux lettres d'adieu succédaient les déclarations de fidélité à jamais. Le 24 décembre, Byron avait regagné Ravenne, où rien ne se passa comme il s'y attendait.

Loin de l'atmosphère de désapprobation qu'il aurait pu redouter, il fut partout accueilli très cordialement, salué au théâtre, invité dans les meilleurs salons. À peine y eut-il quelques murmures lorsque, en février 1820, à la surprise générale, Alessandro lui proposa de venir habiter à l'étage du palais Guiccioli, sa femme et lui-même vivant au rez-de-chaussée ! Teresa était aux anges :

De ce moment il accepta la vie de Ravenne. Le comte *** paraissait très satisfait de l'assiduité de lord Byron qui restait dans les bornes les plus irréprochables, et ce fut à la demande même du comte qu'il me donnait presque tous les soirs le bras pour aller aux soirées et aux spectacles. J'aurais voulu éterniser une telle vie qui le retenait de si longues heures auprès de nous sans que la médisance pût trouver rien à dire, rien à blâmer. Mais rien ne dure. ⁽²⁹⁾

C'est leur vie officielle qu'évoque là Teresa, en société ou au palais ; les moments passés en promenades, dans le jardin auprès d'Allegra, ou à regarder Byron traduire pour ses beaux yeux le *Morgante maggiore* de Pulci. La réalité était beaucoup plus prosaïque : en louant ces appartements à Byron, Guiccioli espérait être quitte de l'emprunt qu'il avait contracté, et surtout avoir tout loisir d'espionner les amants. Sous des dehors souriants, la suspicion régnait, et la menace se précisait : le pouvoir papal, désireux d'éloigner au plus vite, en ces temps d'agitation politique, un écrivain connu pour ses opinions subversives, suggéra d'utiliser le prétexte de l'adultère. Byron conseilla à Teresa de tenir son secrétaire fermé à clé, et lui réclama en vain ses propres lettres, craignant qu'elles ne servissent contre elle quand l'orage éclaterait ; et le 2 avril, le secrétaire fut effectivement forcé. Des personnes lui déconseillèrent de chevaucher seul en forêt, mais il ignora la menace, s'estimant assez bon tireur pour parer à de telles attaques.

Puis l'orage éclata à la mi-mai, peut-être à la suite d'une imprudence de trop :

La Contessa G est sur le point de divorcer du fait que nous avons été pris ensemble quasi sur le fait — & le pire c'est qu'elle ne l'a pas nié — mais le public italien est de notre côté — particulièrement les femmes — et aussi les hommes — parce que, disent-ils — *il n'avait pas à s'occuper de cette affaire maintenant, après une année de tolérance.* — — La loi est contre lui — parce qu'il a couché avec sa femme après qu'elle eut admis tout cela — toutes ses connaissances (lesquelles sont nombreuses, de haut rang et puissantes) sont furieuses *contre lui* — à cause de sa conduite — et parce qu'il ne veut pas être cocufié à *soixante* ans — quand tous le sont à *vingt*. ⁽³⁰⁾

Tout personnel qu'il puisse paraître, le point de vue de Byron dans cette lettre n'en est pas moins véridique : Le comte Gamba, au lieu de sermonner sa fille, prit sa défense, et écrivit au pape Pie VII — lequel avait officié à son propre mariage — pour demander la séparation. Il alla même jusqu'à provoquer en duel son gendre, mais celui-ci refusa. La séparation fut accordée le 6 juillet ; le mari fut condamné à payer une rente à son épouse, et Teresa partit avec son père pour Filetto, à une vingtaine de kilomètres de Ravenne, où elle ne revint qu'en novembre.

5. Amitiés et conspirations

Ainsi s'acheva dans cette histoire une première période, centrée sur le couple Guiccioli, et essentiellement consacrée à l'amour. Une autre période commença, gouvernée par les Gamba, et dévolue cette fois-ci à l'amitié et, à travers elle, à la politique. Pour ce qui est de la biographie de Byron, cette nouvelle période ne fut pas moins captivante et importante, mais elle n'ajouta rien d'essentiel à son histoire d'amour, Teresa passant presque au second plan.

Contre toute attente, Byron en effet avait été chaleureusement accueilli par la famille de son *amica*. Séduit par la personnalité du poète, par sa droiture au cours du conflit contre Guiccioli, le comte Ruggero Gamba avait quasiment adopté Byron, le laissant l'appeler « Papa », et lui permettant de voir Teresa (plus tard, il composa même une ode à la louange de Byron). Il en fut de même pour

son fils Pietro, que Byron appelait « Pierino » : d'abord sévère avec cet étranger qui avait dévoyé sa sœur, Pietro Gamba se lia d'amitié avec le poète, devenant assez intime pour décider, en 1823, de partir avec lui en Grèce prendre à la révolte contre les Turcs. Il y trouva la mort en 1827, après avoir assisté, en Angleterre, aux funérailles de Byron, et publié un ouvrage très documenté : *Relation de l'expédition de lord Byron en Grèce* (1825). De son côté, Byron était enchanté, trouvant auprès de cette famille un peu de la douceur qu'il n'avait pu obtenir dans son pays :

À dire vrai il aimait la famille Gamba en bloc. Il était attiré par leur apparence physique, par leur enthousiasme, par leur naturel. Teresa a parlé de l'affection qu'il éprouvait pour ses petites sœurs : « Byron les caressait affectueusement ; il disait qu'il aimait le beau sang de la famille et qu'il était devenu si intime qu'il semblait en être un de ses membres. »⁽³¹⁾

De juillet 1820 à juillet 1821, il passa la majeure partie de son temps avec eux, les accompagnant en promenade et à la chasse, prenant part à leurs réunions de révolutionnaires.

Néanmoins, Byron comprit rapidement que les Gamba étaient de bien plus stricts gardiens que le pauvre Alessandro. Même si Teresa possédait son propre appartement, dans lequel elle recevait son amant, lisant ou jouant du piano ou de la guitare pour lui, les moments de pure intimité furent désormais comptés ; ils compensèrent en se prêtant des livres et en s'écrivant de nombreuses lettres. En janvier, Byron commença son *Journal de Ravenne*, dans lequel nous trouvons quelques indices sur ses occupations avec Teresa :

Avons parlé de l'Italie, du patriotisme, d'Alfieri, de Madame Albany, et d'autres branches du savoir. Aussi de Salluste et de sa conspiration de Catilina, et de la Guerre de Jugurtha.

Elle s'est disputée avec moi, parce que j'ai dit que l'amour *n'était pas le sujet le plus élevé* pour la vraie tragédie ; et, ayant l'avantage de sa langue natale, et l'éloquence naturelle des femmes, elle est venue à bout de mes rares arguments. Je crois qu'elle avait raison. Il faut que je mette dans « Sardanapale » plus d'amour que je n'en avais l'intention.⁽³²⁾

Mais ce ne fut pas là l'influence la plus remarquable de Teresa sur ses œuvres : début juillet 1821, effrayée par la lecture (en français) des premiers Chants de *Don Juan*, et par certains articles dans des journaux, la belle obtint de Byron de ne plus continuer ce poème sulfureux :

À la demande expresse de la comtesse G, j'ai promis de ne *pas* continuer Don Juan. Vous pouvez donc considérer les trois premiers chants comme les derniers du poème. — Elle avait lu les deux premiers dans une traduction française — & n'a pas cessé de me supplier de ne pas écrire une page de plus. — La raison de tout cela n'est pas d'emblée évidente pour qui observe de l'extérieur les mœurs étrangères, mais cela découle du vœu de toutes les femmes d'exalter le *sentiment* des passions — & de conserver l'illusion qui est leur empire.⁽³³⁾

Et ce ne fut qu'avec le consentement de Teresa qu'il en reprit, un an plus tard, la composition :

Il n'est pas impossible que je puisse avoir trois ou quatre Chants de D Juan prêts pour l'automne ou un peu après — puisque j'ai obtenu une permission de ma Dictatrice de le continuer — *pourvu que toujours* il soit plus mesuré, plus convenable, et plus sentimental dans la suite que dans le début. — Jusqu'où ces Conditions ont été remplies, cela se verra peut-être bientôt. Mais l'Embargo ne fut levé qu'à ces stipulations.⁽³⁴⁾

Entre temps, pour combler le manque, Byron s'attela à l'écriture de plusieurs de ses plus belles œuvres : *Caïn*, *La Vision du jugement* et *Le Ciel et la Terre*, ainsi que *Les Deux Foscari*, *Les Bleus*, et ses lettres contre Bowles. On peut dire qu'il était alors au sommet de son art, et l'éloignement relatif de Teresa n'y était sans doute pas pour rien. Sa tranquillité fut cependant de courte durée.

Même s'ils jouissaient, comme on le vit pour la demande de séparation, d'un certain crédit auprès des autorités papales (qui contrôlaient alors, avec les troupes autrichiennes, les provinces italiennes), les Gamba étaient des libéraux convaincus. Déjà exilé en 1814 à cause de ses sympathies pour les troupes napoléoniennes, le comte Ruggero ne rêvait que de l'unité du pays. Son fils et lui étaient membres des Carbonari ; trouvant en Byron un soutien enthousiaste (quoiqu'un peu dubitatif), ils le firent admettre à la branche locale des *cacciatori americani* et le tinrent au courant des événements qui se préparaient. À leur demande, il accumula une grande quantité d'armes et de munitions... au palais Guiccioli, où il habitait toujours !

[...] J'ai vérifié mes armes — & ai préparé mon matériel pour pouvoir aider les Patriotes — ayant mes tiroirs pleins de leurs proclamations — serments — & résolutions — & mes caves de leurs armes cachées, de tous les calibres — (35)

Ces armes devaient servir pour une insurrection qui eut finalement lieu en février 1821, mais qui avorta lamentablement, les différents groupes de « Patriotes » se trahissant les uns les autres, chacun étant plus habile pour parler que pour combattre.

Dans le but de se débarrasser de Byron, dont l'implication devenait dangereuse, la police s'en prit alors aux Gamba, arrêtant Pietro le 10 juillet 1821, fouillant ses appartements (Teresa avait heureusement caché tous les documents compromettants), le condamnant enfin au bannissement. Le comte Ruggero subit le même sort quelques jours après, ce qui obligea Teresa, toujours tenue aux obligations de l'accord papal, à partir elle aussi. De nouveau les amants se trouvaient séparés.

Ce fut à ce moment qu'arriva Percy Shelley. Byron et lui avaient fait connaissance à Genève en 1816, et ils étaient restés en contact, notamment parce que la mère d'Allegra était Claire Clairmont, la belle-sœur de Mary Shelley. Radical lui-même, Shelley n'eut aucune peine à sympathiser avec les Gamba. Ce fut sur son avis qu'ils se transportèrent à Pise fin août ; ils s'installèrent à la casa Parra, tandis que le palazzo Lanfranchi fut loué pour Byron. Ce dernier n'arriva cependant que le 28 octobre, du fait de la lenteur des préparatifs.

La vie qui attendait Byron à Pise fut très différente de celle qu'il avait menée jusqu'ici depuis son arrivée en Italie. En plus de sa femme Mary, Shelley amenait avec lui tout un groupe de connaissances : son cousin Thomas Medwin, militaire en demi-solde ; Edward « Ned » Williams, lui aussi militaire en demi-solde, et sa femme Jane ; Edward Trelawny, aventurier semblant une incarnation du Conrad de Byron ; John Taaffe, dit « le comte Taaffe », un Irlandais exilé pour une affaire de mœurs. Quelques notables locaux se mêlaient parfois à eux : le docteur Vacca, le « professeur » Giovanni Rosini, poète. Un peu plus tard s'y adjoignirent l'écrivain Leigh Hunt, sa femme Marianne et leurs six enfants, mais les Hunt passèrent le plus clair de leur temps entre eux, ne souhaitant pas se mêler au groupe, et notamment aux Italiens.



Pise. (Byron et les Shelley étaient logés chacun d'un côté de l'Arno.)

Toujours accompagnée de Pietro, Teresa fit elle aussi connaissance de ce cercle, se plaisant davantage avec certains qu'avec d'autres, ses affinités rejoignant celles de son amant. C'est avec les Shelley qu'elle tissa les plus forts liens : souvent cantonnée avec Mary, elle finit par éprouver de l'amitié pour elle, malgré une forte différence de tempérament, et garda le contact avec elle toute sa vie. Son admiration pour Percy Shelley fut encore plus enthousiaste : tout en regrettant son athéisme, elle apprécia sa gentillesse et sa grande intelligence, et aurait aimé en faire son professeur d'anglais ; à sa mort, tragique et soudaine, elle fut profondément attristée et composa en son honneur une élégie.

Medwin, dans son recueil de conversations, a donné quelques aperçus sur la manière de vivre de Byron à Pise :

Il dînait une heure et demie après le coucher du soleil (à minuit), puis se rendait chez le comte Gamba, le père de la comtesse Guiccioli, avec laquelle il passait plusieurs heures ; il retournait ensuite à son palace, et soit il lisait, soit il écrivait jusqu'à deux ou trois heures du matin [...] ⁽³⁶⁾

Les mercredis cependant, Byron recevait chez lui, lors de longues soirées très arrosées. La plupart de ces personnes ayant, en plus des écrivains et poètes déclarés, des prétentions littéraires, ainsi que des opinions politiques très libérales, ils n'avaient pas de mal à trouver des sujets de conversation. Une de ces discussions fut rapportée par Teresa elle-même :

On parlait un soir, à Pise, dans le salon de Mme la comtesse G... où lord Byron passait toutes ses soirées, d'un bruit qui courait à l'égard d'un certain miracle qu'on disait avoir été opéré à Lucque.

Le miracle était par lui-même accompagné de quelques circonstances qui pouvaient prêter à la critique et à la plaisanterie ; on ne lui épargnait ni l'une ni l'autre. Sh..., qui ne s'écartait pas de sa philosophie, au nom de la métaphysique et de toutes les sciences naturelles et historiques, traita les miracles en général comme une superstition fâcheuse pour l'humanité.

Lord Byron, qui ne voulait jamais discuter, s'associa, lui aussi, aux plaisanteries générales selon l'habitude de son esprit, toujours prêt à regarder les choses par leurs contrastes. Il riait de l'absurdité de l'anecdote, mais sans malice aucune. Mme G... seule ne riait pas. « Vous croyez donc à ce miracle ? lui dit lord Byron. — Je ne dis pas que je crois précisément à ce miracle, lui répondit-elle, mais je crois bien aux miracles, puisque je crois en Dieu et à sa toute-puissance, et que je ne pourrais pas croire que Dieu fût privé de liberté, quand je sens la mienne. Et si je ne devais plus croire aux miracles, il me semblerait ne plus croire en Dieu et perdre ma foi. »

Lord Byron devint sérieux. « Au fait, dit-il, la philosophie du bon sens est la meilleure et la plus vraie. »

On continua néanmoins à parler sur le même ton, et M. M..., esprit fort, alla jusqu'à condamner le surnaturel au nom des lois générales et permanentes qui dominent la nature, et à reléguer les miracles parmi les erreurs et les légendes qui ont cours auprès des esprits incultes. D'après le ton plaisant de la conversation, il avait peut-être cru que lord Byron allait s'associer à ces croyances ou plutôt à ces non-croyances.

Mais, entre ce qui se passait au fond de l'âme de lord Byron et sa surface, il y avait souvent l'infini.

« On se laisse aller trop souvent, dit-il, à la mauvaise habitude de plaisanter, faculté que Dieu nous a peut-être accordée pour nous dédommager de la peine que nous présente la difficulté de tout croire, comme on donne des joujoux aux enfants malades. Mais vraiment, je ne vois pas pourquoi Dieu serait obligé de nous conserver toujours dans l'univers l'ordre qu'il y a créé une fois. À qui a-t-il donc donné sa parole qu'il ne le changera pas un beau jour en tout ou en partie ? Qui nous dit qu'il ne nous fera pas lever un jour la lune en forme ovale ou carrée plutôt que ronde ? »

Il disait cela en souriant, mais il ajoutait ensuite sérieusement : « Ceux qui croient à un Dieu créateur ne peuvent pas refuser de croire à la possibilité des miracles, car ils voient en Dieu le premier entre tous les miracles. » ⁽³⁷⁾

Les mois passèrent ainsi doucement, en excursions, en spectacles, en causeries. Puis tout se précipita. Il y eut en mars 1822 l'affaire Masi, un incident impliquant Shelley et l'un des serviteurs de Byron. Le mois suivant, la petite Allegra mourut, du fait des piètres conditions de vie qu'elle avait subies au couvent où son père s'était résigné à la mettre. En juillet, ce furent Shelley et Williams qui se noyèrent au cours d'une excursion à bord du bateau que leur avait procuré Trelawny ; cette mort émut autant Teresa que Byron, et signifia la dissolution du groupe. Les amants se trouvaient de nouveau seuls, ou presque : après un bref intermède à Montenero entre mai et juillet, au cours duquel le jeune Edward West fit leur portrait, ils revinrent s'installer au palazzo Lanfranchi (les Gamba s'étaient réfugiés à Lucques, de nouveau chassés) ; ils occupaient l'étage, tandis que les Hunt habitaient au rez-de-chaussée, le bouledogue du poète se chargeant d'empêcher les turbulents enfants des Hunt de s'aventurer trop loin. Bien entendu, la police ne manqua pas de rapporter soigneusement tout cela, d'autant plus que paraissait alors le premier numéro du journal d'opposition imaginé par

Byron, Shelley et les frères Hunt, *Le Libéral*. Profitant de ces imprudences, Alessandro Guiccioli revint à l'attaque, obtenant du pape l'annulation de la pension qu'il versait à Teresa.

Pour éviter le pire (que Teresa doit retourner chez son mari, ou qu'elle se trouve sans ressources), il fut décidé de se transporter à Gênes, via Lucques où attendaient les Gamba. Sous cette protection, Teresa put encore habiter sous le même toit que Byron, celui de la casa Saluzzo, chacun à son étage. La vie à Gênes fut sensiblement la même que celle qu'ils avaient menée à Pise, mais en moindre nombre (Trelawny et Mary Shelley étaient toujours là, Byron se chargeant d'assurer à cette dernière un revenu décent après la disparition de Shelley, en lui faisant copier et relire ses écrits). De nouveaux visiteurs firent leur apparition en avril : lord et lady Blessington, et leur ami le comte Alfred d'Orsay. Teresa, jalouse peut-être de l'attraction qu'exerçait lady Blessington, ne voulut pas la rencontrer ; elle fit néanmoins sa connaissance quelques années plus tard, heureuse d'échanger lettres et propos sur son défunt amant.

Mais ces visites ne furent pas le principal sujet d'inquiétude de Teresa : échauffés et déçus à la fois par les révolutions italiennes, Pietro et Byron ne rêvaient que de poursuivre la lutte sur un autre terrain. Un comité de soutien aux insurgés grecs s'était formé à Londres, et ses dirigeants pressaient Byron d'y prendre part, autant pour son charisme que pour sa fortune. De son côté, Ruggero Gamba avait obtenu l'autorisation à rentrer à Ravenne, où il souhaitait reprendre une vie sociale et familiale plus sereine. Le sort de Teresa semblait scellé.

6. Adieux

Toutes sortes de motifs ont été avancés pour juger de la décision de Byron, la plus fréquente (et la plus prévisible) étant qu'il s'était lassé de son amante. Sans doute y eut-il un peu de cela — quel couple ne subit pas l'érosion du temps ? — mais les indices que nous possédons montrent plutôt que le problème venait de Byron lui-même, de son irrépressible besoin de bouger, de l'envie de se consacrer à quelque chose d'autre que la littérature, au moins provisoirement. Comme on l'a vu, il rêvait depuis plusieurs années de partir pour l'Amérique, et s'était renseigné sur différentes destinations, sans se déterminer pour une précisée. Mais, éprouvant toujours un profond amour pour Teresa, et n'ayant fondamentalement rien à lui reprocher (elle l'avait soutenu aveuglément, lui avait ouvert une fenêtre privilégiée sur l'Italie et les Italiens, et lui avait inspiré quelques-unes de ses meilleures œuvres), il se trouvait tiraillé.

Au fil des mois, il devint mélancolique, dressant des bilans de sa vie, cherchant une solution à son problème. Un temps, il avait pensé au mariage, tout en sachant que c'était là pure chimère ; en 1821, il confiait à sa demi-sœur (bien imprudemment, car celle-ci montrait ses lettres à lady Byron) :

Voici bientôt trois ans que dure cette "liaison" — — J'ai été affreusement amoureux — et elle aveuglément — car elle a tout sacrifié pour cette passion irréflectie. — Cela vient du fait d'être romantique — Je peux dire que sans être aussi *furieusement* amoureux qu'au début — je suis plus attaché à elle que je ne le croyais possible avec n'importe quelle femme après trois ans — sauf une & qui c'était *tu* le devines, et je n'ai pas le moins souhaité, ni envisagé une séparation. — Elle-même — (cela fait un an qu'elle est séparée, un an aussi fait de toutes sortes de vicissitudes, etc.) est encore plus décidée — bien sûr, ce *pas* fut décisif. — Si lady B voulait bien mourir — et le mari de la comtesse G (car les Catholiques ne peuvent se remarier même s'ils ont divorcé) nous en viendrions probablement à nous marier — quoique je ne le préférerais *pas* — pensant que c'est la meilleure façon de se détester l'un l'autre — pour quelques personnes que ce soit. ⁽³⁸⁾

Ce besoin de clarifier ses idées est encore perceptible dans la conversation qu'il eut avec Teresa en septembre 1822 :

Quelques jours avant de partir pour Gênes, en se promenant dans son jardin avec Mme la comtesse G... il se laissait aller à une revue rétrospective de sa manière de vivre en Angleterre. Mme G... en entendant la description de la vie qu'il menait à Londres, vie si animée, si variée, si remplie, lui laissa apercevoir quelques craintes que le séjour de l'Italie et surtout la vie si calme, si retirée, si concentrée, qu'il menait alors loin de l'arène politique de sa patrie, ne fût un trop grand sacrifice fait à ses affections. « Oh ! non, dit-il, je ne regrette rien de la vie que j'aurais pu mener au milieu de ce grand monde, où tout est artifice, où on ne vit pas assez avec soi-même, où on est forcé de s'occuper trop de ce que pensent les autres, trop peu de ce

que nous devons penser. Qu'y aurais-je fait ? quelques discours d'opposition dans la Chambre des pairs, qui n'auraient produit aucun bien, puisque la politique qui domine n'est pas la mienne. J'aurais dû fréquenter sans plaisir et sans profit un monde dont je ne me soucie guère. J'aurais eu plus de peine à conserver et à formuler l'indépendance de mes opinions. Je ne vous aurais pas rencontrée... Eh bien ! Je suis beaucoup plus content de vous avoir connue. Qu'y a-t-il dans le monde qui vaille une véritable affection ? Rien. Et, si j'en étais à recommencer, je voudrais encore faire ce que j'ai fait. » Lorsque lord Byron ouvrait ainsi les trésors de son cœur, il aurait autant fallu le voir que l'écouter. ⁽³⁹⁾

Ainsi balançait-il, sans sortir de son impasse. En juillet 1822, il affirmait à West (à qui il avait demandé de faire aussi le portrait de Teresa) n'avoir aucune intention de mettre fin à cet amour (« Il me raconta toute l'histoire de sa liaison avec elle, et me dit qu'il espérait qu'elle durerait toujours ; qu'en tous cas, ce ne serait pas sa faute si elle ne durait pas. Ses autres attachements n'avaient pas été rompus par sa faute. » ⁽⁴⁰⁾), mais le mois suivant, il écrivait à Moore :

J'ai pensé, et je pense toujours, à l'Amérique du sud, mais j'hésite entre elle et la Grèce. Je serais déjà parti pour l'une ou l'autre depuis longtemps sans ma liaison avec la comtesse G—i ; car l'amour, à notre époque, est peu compatible avec la gloire. *Elle* serait enchantée de partir aussi ; mais je ne veux pas faire le choix de l'exposer à un long voyage, et à s'établir dans un pays indéterminé, où je jouerai probablement un rôle quelconque. ⁽⁴¹⁾

« La gloire » fut sans doute en effet l'élément décisif. Bien qu'il s'en méfiât à titre personnel, comme en témoigne le très lucide « Oh, ne me parlez pas d'un nom grand dans l'histoire » écrit sur la route de Pise quelques mois plus tôt, Byron avait trop abondamment chanté la gloire dans ses poèmes, et en particulier dans le *Pèlerinage du chevalier Harold*, pour ne pas voir en elle la solution idéale à son dilemme. Sous l'influence de Hobhouse, membre du Comité grec de Londres, de Pietro Gamba, de Trelawny, il céda donc à ses appels langoureux :

Si je quittais une femme pour une autre femme — elle aurait des raisons de se plaindre — mais vraiment — quand un homme souhaite simplement accomplir un grand devoir pour une grande cause — cet égoïsme de la part la gent « féminie » est plutôt déplacé. ⁽⁴²⁾

Sa décision arrêtée, il ne sut comment l'annoncer, prévoyant des scènes pénibles. Il compta sur Pietro pour raisonner sa sœur, mais le choc n'en fut pas moins douloureux ; Teresa elle-même raconta sa réaction violente :

Il pria son frère de la préparer par degrés... Il y mit tout l'art possible, il tâcha d'adoucir le coup, il puisa l'éloquence dans son bon cœur, dans son amitié pour lord Byron, dans son enthousiasme pour la cause ; tout fut vain. Une sentence de mort ne lui aurait pas paru plus terrible. Elle faillit même, dans les premiers moments de douleur, devenir injuste envers lord Byron. Elle lui envoya par écrit sa première explosion. Elle l'accusa de trop sacrifier à la gloire, puis, sa douleur devenant prophétique, elle finit sa lettre en disant : « Je le sens, nous ne nous reverrons plus ici-bas. » ⁽⁴³⁾

Comme à son habitude, la jeune femme ne céda pas aisément : Elle obtint de son amant la promesse qu'il reviendrait vite, ou qu'il la ferait venir en Grèce ; elle proposa de partir elle aussi. Byron voulut la coucher sur son testament, mais elle refusa catégoriquement (jamais, en quatre ans qu'avait duré leur liaison, elle n'avait accepté qu'il fit des dépenses pour elle, renvoyant des cadeaux coûteux, rejetant toute idée de pension ou d'indemnité). Elle lui fit bien sûr jurer d'écrire aussi souvent qu'il le pourrait, mais par pur désespoir.

Le 13 juillet 1823, elle vit s'éloigner l'«Hercule», en compagnie de Mary Shelley, à qui cette scène devait être tristement familière. Le lendemain, elle partait avec son père pour Ravenne.

De Grèce, Byron lui écrivit peu. Pour leurs échanges personnels, les amants convinrent d'un système plutôt curieux : Byron écrivait en anglais et à l'encre noire, Teresa répondait sur la lettre même, en italien et à l'encre rouge ; les missives surchargées firent ainsi plusieurs navettes. Mais la plupart du temps, Byron se contenta d'ajouter aux lettres de Pietro quelques lignes affectueuses confirmant les promesses faites à Gênes. L'ultime lettre qu'il écrivit à Teresa, le 17 mars 1824, ne déroge pas à cette règle : Byron y montre un certain détachement, parlant d'hirondelle et de carnaval, donnant des nouvelles de manière expéditive, saluant toute la famille Gamba. Il s'y excuse d'écrire en anglais, affirmant réserver l'italien pour ses correspondants anglophones (« par Esprit de contra-

diction, je suppose — et pour montrer que je me suis italianisé lors de mon long séjour sous vos Climats », mais évoque cependant des retrouvailles (« ... quelques anecdotes privées que je réserve pour “viva voce” quand nous nous retrouverons — pour t’amuser aux dépens de Pietro et de quelques autres. » Après avoir terminé par l’habituelle formule : « Crois-moi — très chère T. t. A. A. — dans l’E. », il signe « N Bn »⁽⁴⁴⁾. Un mois et deux jours plus tard, il mourait.

7. En mémoire

La disparition de Byron fut bien sûr pour Teresa une épreuve douloureuse, mais nullement insurmontable. Perdant avec lui un peu de son avenir, elle dut apprendre à composer avec l’adversité, mais elle connut encore des heures de bonheur, croisant la route de quelques célébrités de l’époque.

Libérée des contraintes familiales (en août 1825, de sévères mesures de répressions furent prises par le cardinal Rivarola contre les responsables des conspirations de 1821 : le comte Gamba fut condamné à vingt ans de prison ; Pietro Gamba n’échappa à sa peine qu’en restant hors du territoire italien), Teresa habita d’abord Rome. Coupée de ses compatriotes, elle fréquenta essentiellement des étrangers ; ainsi fit-elle la connaissance d’Hortense de Beauharnais, de Louis-Napoléon Bonaparte, de Lamartine (qui raconta leurs rencontres dans sa *Vie de lord Byron*) ou d’Alexandre Dumas (qui fit d’elle la comtesse G*** du *Comte de Monte Cristo*) ; en 1828, elle rencontra enfin lady Blessington, avec qui elle resta en correspondance.

Loin de s’enfermer dans un chagrin d’amour éternel, elle noua dès l’hiver 1824-1825 une liaison avec Henry Fox, fils de lord Holland, membre éminent de l’opposition whig ; leurs amours orageuses et intermittentes durèrent trois ans environ, gênées sans doute par l’ombre de Byron (Fox avait rencontré le poète à Gênes en 1823), et peut-être par le manque d’argent. En 1826, elle tenta une réconciliation avec son mari et revint vivre au palazzo Guiccioli ; mais l’entente s’avéra bientôt impossible, Alessandro se montrant trop impérieux. L’essai fut cependant profitable pour Teresa, puisqu’elle obtint à l’occasion de cette seconde séparation une pension plus élevée.

Près de vingt ans plus tard, une nouvelle vie lui fut offerte en la personne d’Hilaire Rouillé, marquis de Boissy, un riche pair de France qui lui faisait une cour assidue depuis plusieurs années. Teresa accepta enfin sa main en décembre 1847, et vint s’installer à Paris, tenant un des salons les plus en vue du Second Empire.



Le marquis de Boissy

Nullement embarrassé par le passé de Teresa, le marquis l’incita au contraire à s’enorgueillir de sa liaison avec le grand poète, la laissant évoquer devant tous sa beauté et sa bonté. Lui-même n’était pas en reste :

Quand de mauvais plaisants ou des maladroits lui demandaient si sa femme était parente de la célèbre comtesse Guiccioli de Ravenne, il ne manquait pas de répondre : « C’est elle-même, monsieur, l’ancienne maîtresse de Byron. »⁽⁴⁵⁾

Car, plus que ces liens affectifs assez secondaires, ce qui singularise la vie de Teresa après 1824, c’est le culte qu’elle entretenait pour Byron (qui alla jusqu’à prendre “contact” avec le cher disparu par

spiritisme). Assez discret pendant les premières années, ce culte prit de l'ampleur à l'occasion de plusieurs voyages qu'elle fit en Angleterre : sachant à présent parler anglais, et désireuse de voir par elle-même les lieux et les personnes fréquentés par celui qui demeurerait encore, au fond de son cœur, son amant, elle effectua en 1832 un authentique pèlerinage. Ainsi visita-t-elle l'école de Harrow, la chambre des lords, et surtout l'abbaye de Newstead (« Les *armes* de Ld Byron, son *portrait*, son propre *nom* gravé sur un hêtre avec celui de sa sœur, voilà ce que le Colonel montre aux visiteurs de l'Abbaye avec une sorte de sentiment religieux qui, vous pouvez l'imaginer, m'a donné un sincère quoique mélancolique plaisir ! »⁽⁴⁶⁾). Elle rencontra aussi plusieurs proches du poète, et tout spécifiquement, par l'intermédiaire de l'éditeur John Murray, sa demi-sœur Augusta, sa rivale en affection, au sujet de laquelle elle avait entendu tant de louanges. Forte de ses contacts, elle fit encore un long séjour en Angleterre en 1834.

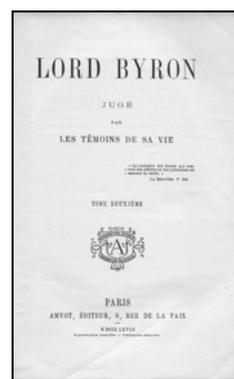
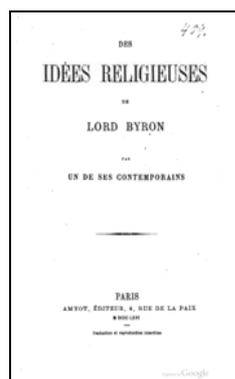
Sa fidélité posthume s'exerça également contre les nombreuses publications qui prétendirent raconter Byron. En dehors du récit de son frère Pietro, sur lequel elle n'eut probablement rien à redire, elle multiplia les remontrances envers les ouvrages de témoins qu'elle avait pourtant bien connus : les *Conversations de lord Byron* de Medwin en 1824 (« décousues — indigestes — légères — indélicates — indiscrettes »⁽⁴⁷⁾) ; *Lord Byron et quelques-uns de ses contemporains* de Hunt en 1828 (« *Tout — tout est mensonge et perfidie ! Il n'y a qu'une chose de vraie dans ce livre rempli de malice — et elle est involontaire — c'est le portrait de l'auteur [...]* »⁽⁴⁸⁾) ; les *Souvenirs des derniers jours de Shelley et Byron* de Trelawny en 1858 (« Je n'en finirais pas de vous énumérer toutes les preuves des mensonges de M. Trelawny. »⁽⁴⁹⁾). Thomas Moore lui-même, à qui elle avait pourtant transmis des informations en 1827, n'échappa pas à sa terrible censure :

L'ouvrage de Moore est un gros Magazine — dans lequel une quantité de choses *inutiles, nuisibles et bonnes* voisinent d'une manière confuse. Assurément, on ne peut dénier qu'il y a des parties de cet ouvrage qui font honneur à la fois à l'auteur et au *caractère* de Ld Byron — mais bien davantage qui injurient la mémoire de notre noble ami.⁽⁵⁰⁾

Lady Blessington ne fut guère mieux traitée. Malgré l'amitié qui liait les deux femmes, Teresa ne l'autorisa pas à reproduire les lettres que Byron lui avait écrites (« Peut-être me blâmerez-vous, mais je ne puis vous cacher que j'ai la plus grande répugnance à publier *maintenant* n'importe quelle lettre que m'écrivit Byron. Un jour ou l'autre elles seront publiées, mais le moment n'est pas encore venu. »⁽⁵¹⁾), et se montra très sévère avec son *Journal des conversations de lord Byron* paru en 1832 ; l'exemplaire qu'elle possédait est saturé d'annotations aussi brèves qu'expressives : « Bah ! », « Non ! », « Pas du tout. », « Mystifications que tout cela ! », etc.⁽⁵²⁾ Pouvait-il en être autrement ? À son amie, Teresa admettait d'ailleurs avec lucidité que la nature même de son lien à Byron l'empêcherait toujours d'accepter certains aspects de la vérité :

Oui, vous avez raison ma chère lady Blessington, quand vous dites qu'à cause de ma sensibilité envers lord Byron (laquelle a sa source non seulement dans le sentiment exalté que j'ai de ses perfections, mais résulte aussi de toute mon expérience du monde), je ne puis être satisfaite par aucun de ses biographes. Mais si un jour je livre mes propres impressions au public (ce que je regarde comme un devoir qu'il me reste à accomplir envers sa mémoire, un jour ou l'autre), je crains, ma chère lady Blessington, qu'au lieu d'être accueillie par le public avec l'intérêt que vous supposez, il trouvera que j'ai vu lord Byron à travers le voile de l'affection, et rira peut-être de ce que je ressens au plus profond de mon cœur.....⁽⁵³⁾

Toute cette littérature, et plus particulièrement l'inamicale et indélicate *Vie de lord Byron* de Lamartine en 1865, écrite avec le concours de Teresa (voir le *Dossier lord Byron* n°9), la décida à donner enfin au public une publication qui restituât *son* Byron. Elle commença par faire paraître un petit livre de 134 pages intitulé *Des idées religieuses de lord Byron, par un de ses contemporains* (1866), réponse directe aux accusations d'athéisme proférées par l'auteur de "L'homme" l'année précédente. On peut douter si l'ouvrage fut distribué, puisqu'il ne figure ni à la Bibliothèque Nationale, ni dans aucune bibliographie. Teresa le reprit ensuite dans un ensemble plus vaste qui parut deux ans après : *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*. Curieusement, bien que personne n'ignorât quel en était l'auteur, le livre parut anonymement en France, mais pas en Angleterre, où il fut traduit l'année suivante par un attaché d'ambassade.



Dense (1104 pages, sur deux volumes), riche en citations, extraits ou poèmes complets, le livre dérouta les lecteurs. En voulant systématiquement prendre le contre-pied de Lamartine, et faire la preuve des qualités de Byron, Teresa sombra dans l'hagiographie (Barbey d'Aurevilly écrivit : « J'ai tout dit de ce livre sur Byron, qui a calomnié Byron *en beau et en bon* ; comme d'autres l'ont calomnié *en laid et en mauvais*. »⁽⁵⁴⁾). L'entreprise se voulait pourtant honnête : si certains chapitres aux titres maladroits sont d'une partialité transparente (« Sa Bienveillance, son humanité, etc. », « Qualités et vertus de l'âme », « Générosité élevée jusqu'à l'héroïsme »), d'autres n'hésitent pas à traiter des défauts de l'homme (« Son irritabilité », « Son orgueil », etc.), du moins en apparence, car ils ont essentiellement pour but de réfuter ces prétendus défauts. C'est dans cette organisation du texte que réside néanmoins l'intérêt du livre, qui fait le portrait moral de Byron de manière systématique, prenant les allures d'un dictionnaire (certaines notes sont ainsi formulées : « Voyez art. *Religion*. », « Voyez art. *Mobilité*. »).

Pour fonder ses arguments, Teresa est allée puiser des « preuves » non seulement dans les *Œuvres* et dans la correspondance éditée par Moore, mais aussi dans des biographies de langue anglaise (notamment celle de John Galt) et dans presque toutes les publications annexes de l'époque : les conversations et souvenirs publiés par Medwin, lady Blessington ou Stendhal, le récit de son propre frère, mais aussi les ouvrages de William Parry (*The Last days of Lord Byron*) et de James Kennedy (*Conversations on religion with Lord Byron and others*), qu'elle est la première à exploiter dans notre langue. Malheureusement, la qualité de ces citations est vite annihilée par leur quantité, les parties rédigées par l'auteur se contentant trop souvent de les introduire ou de les commenter. Pourtant, par endroits, Teresa se révèle capable de fines analyses, exprimées peut-être dans un style mystique (qui n'est pas sans rappeler le *William Shakespeare* de Victor Hugo, paru quelques années plus tôt), mais tout à fait pertinentes et assorties des citations appropriées :

Lord Byron par sa merveilleuse, je dirai presque par sa surnaturelle perspicacité, pénétrait dans les âmes et n'en sortait pas souvent avec une bonne opinion. Mais bon comme il était, il n'aimait cependant pas, surtout pour agir lui-même, rechercher les motifs qui faisaient agir les autres. « Il est triste, dit-il dans son admirable satire de Don Juan, de fouiller dans les racines des choses, tant elles sont mêlées à la terre. » (t. 2, p. 419.)

Sans être aussi juste dans ses jugements littéraires, elle fait preuve, derrière des lectures assez monolithiques, d'une certaine perspicacité, offrant des analyses plutôt intéressantes :

Il écrit en même temps son *Manfred* : ouvrage rempli d'une morale sublime, puisqu'il y rend un hommage si éclatant à l'existence de Dieu, au libre arbitre de l'homme, dont l'abus a été la perte de Manfred, et qu'il y retrace, avec une poésie éclatante, les devoirs tracés à l'homme, et les limites qu'il lui est impossible de franchir. (t. 1, p. 153-154.)

Tous les héros de ses poèmes sont fidèles et constants, depuis Conrad, Lara, Selim, tous ceux de ses poèmes orientaux de sa jeunesse de vingt-deux ans et de ses derniers poèmes, jusqu'à ceux de ses mystères bibliques. Les anges mêmes, les séraphins, dans son beau poème, écrit peu avant sa mort : *le Ciel et la Terre*, préfèrent souffrir pour rester constants, plutôt que de retourner au ciel sans leurs amantes. (t. 2, p. 82-83.)

Enfin, bien que rien ne l'y obligeât, le livre ne prétendant pas être personnel, Teresa glissa quelques pages privées. Tout en préservant une identité pourtant illusoire derrière des abréviations

et des périphrases (« Madame la C^{ss}e G... », « La dame qu'il aime »), elle dispersa au fil des pages des extraits des lettres de Byron, quelques conversations, deux ou trois anecdotes ; quelques lettres de Pietro Gamba ou de Shelley, qui la trahissaient. Ne pouvant éluder sa propre présence dans la vie du poète, c'est avec émotion qu'elle dût évoquer ces moments intimes (« Très-souvent, dit Mme G..., je lui ai vu les larmes aux yeux, lorsque je lui jouais sur le piano des airs favoris, dont il ne se fatiguait jamais. » ; t. 2, p. 64), son départ pour la Grèce (notamment t. 2, p. 88-89, où elle cite des promesses de retour), ou le « bonheur domestique » qu'ils ne firent qu'effleurer :

Si j'avais pu être le mari de la comtesse G..., disait-il à madame B..., quelques jours seulement avant de partir pour la Grèce, nous aurions été cités, j'en suis certain, comme un exemple de bonheur conjugal [...] (t. 2, p. 364.)

Lord Byron jugé par les témoins de sa vie reçut un accueil peu enthousiaste. Le livre contenait trop de citations, connues depuis plus de vingt ans pour la plupart, et les apports authentiques étaient trop dispersés pour que la critique trouvât de l'intérêt au travail de Teresa. Cette dernière ne s'avoua cependant pas vaincue : elle gardait en réserve une autre célébration de son héros.

À plusieurs reprises dans son livre, elle avait renvoyé le lecteur à une mystérieuse *Vie en Italie*, en citant même quelques brefs extraits. Cet autre ouvrage, dont le titre complet était *La Vie de lord Byron en Italie*, était alors à l'état de manuscrit — et il le resta longtemps. Écrit dans un français à l'orthographe approximative, il se composait de plus de 1700 pages désordonnées ; la pagination était fantaisiste, et il y avait de nombreuses redites. Bien que toujours très présent, le portrait moral cédait la place à un récit circonstancié de la vie de Byron depuis son départ d'Angleterre en 1816 jusqu'à son départ pour la Grèce en 1823 ; mais, qu'on ne s'y trompe pas, les faits n'étaient pas racontés du seul point de vue de Teresa, qui dut sans doute apprendre beaucoup de choses a posteriori, mais en mêlant les informations, en présentant des documents comme autant de preuves, exactement comme dans le *Byron jugé* ; certaines citations, certaines formulations furent même reprises telles quelles.

Confié par les héritiers Gamba à la Biblioteca Classense de Ravenne, le manuscrit de *La Vie de lord Byron en Italie* demeura longtemps oublié, quoique nullement ignoré, puisqu'il fut utilisé et cité par des historiens (Austin Gray en 1948, Iris Origo en 1949, Doris Langley Moore en 1961, entre autres). Il ne fut publié que dans les années 1980 par les soins d'un universitaire autrichien, sous la forme d'un fac-simile reproduit sur neuf volumes, agrémenté d'un volume d'introduction. Une traduction anglaise en un volume parut en 2005. Malgré ces deux éditions, le texte reste largement méconnu et sous-employé, sans doute parce qu'il vint trop tard.

À la mort du marquis de Boissy en 1866, Teresa retourna vivre en Italie auprès de sa famille. Elle s'y s'éteignit en 1873, parmi ses reliques chéries : un médaillon contenant une touffe de cheveux de Byron, une miniature, les chères lettres, quelques manuscrits... Pour son plus grand bonheur sans doute, son nom restera à jamais lié à celui de Byron :

Blonds cheveux, sourcils bruns, front vermeil ou pâli :
Dante aimait Béatrix, — Byron la Guiccioli.

*

Si tu t'es un peu détourné,
Tu t'es à coup sûr promené
Près de Ravenne,
Dans ce triste et charmant séjour
Où Byron noya dans l'amour
Toute sa haine. ⁽⁵⁵⁾

*

Guiccioli, blonde comme l'aurore
Qu'eût peinte avec amour Léonard de Vinci,
Commence par Byron et finit par Boissy. ⁽⁵⁶⁾

Notes

- (1) Alessandro Guiccioli (6 oct. 1761 – 21 avr. 1840), avait épousé en troisièmes nocces Teresa Gamba Ghiselli (18 fév. 1798 – 21 mars 1873), de presque quarante ans sa cadette.
- (2) Teresa Guiccioli (ci-dessous TG) : *Vie de lord Byron en Italie* ; éd. d'Erwin Stürzl ; "Salzburg studies in English literature. Romantic reassessment", n°82 ; Universität Salzburg, 1983-1988 ; vol. 1, p. 47 / confession de TG à son mari, citée dans Iris Origo : *Le Dernier amour de Byron : Theresa [sic] Guiccioli* ; trad. d'Antoine Gentien ; Plon, Paris, 1957 p. 19-20.
- (3) Alphonse de Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 17 nov. 1865, p. 1. Repris dans *Vie de lord Byron : feuilleton du Constitutionnel, 26 septembre – 2 décembre 1865* ; éd. de Marie-Renée Morin (et Janine Wiart) ; "Études guides et inventaires" n°14, Bibliothèque nationale, Paris, 1989 ; p. 156.
- (4) Lamartine *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 17 nov. 1865, p. 2 ; éd. Morin p. 158.
- (5) Byron : lettre du 6 avril 1819 à John Cam Hobhouse ; *Byron's letters and journals (BLJ)*, éd. de Leslie Marchand ; Murray, Londres, 1975-92 ; vol. 6, p. 107-108. « Conte » est un emploi italien que nous transcrivons tel quel.
- (6) Byron : lettre du 22 avril 1819 à TG ; *BLJ*, vol. 6, p. 110.
- (7) Byron : lettre du 17 mai 1819 à J. Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 6, p. 130.
- (8) Byron : lettre du 26 mai 1819 à Charles Kinnaird ; *BLJ*, vol. 6, p. 141.
- (9) Byron : lettre du 25 avril 1819 à TG ; *BLJ*, vol. 6, p. 116.
- (10) Byron : lettre du 2 juin 1819 à Richard Belgrave Hoppner ; *BLJ*, vol. 6, p. 144.
- (11) Byron : lettre du 25 avril 1819 à TG ; *BLJ*, vol. 6, p. 116.
- (12) Byron : lettre du 22 avril 1819 à TG ; *BLJ*, vol. 6, p. 110.
- (13) Byron : même lettre, p. 111.
- (14) Byron : lettre du 7 août 1819 à TG ; *BLJ*, vol. 6, p. 202.
- (15) Byron : lettre du 11 juin 1819 à TG ; *BLJ*, vol. 6, p. 153.
- (16) [TG] : *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* ; Amyot, Paris, 1868 ; vol. 2, p. 332. L'information est fautive.
- (17) Byron : lettre du 31 août 1818 à Basil Hall ; *BLJ*, vol. 6, p. 64.
- (18) Byron : lettre du 5 juil. 1819 à C. Kinnaird ; *BLJ*, vol. 6, p. 176.
- (19) Byron : lettre du 26 juil. 1819 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 6, p. 186.
- (20) Byron : lettre du 4 août 1819 à TG ; *BLJ*, vol. 6, p. 199.
- (21) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 19 nov. 1865, p. 1 ; éd. Morin p. 169.
- (22) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 19 nov. 1865, p. 1-2 ; éd. Morin p. 169-170.
- (23) TG : lettre du 30 sept. 1819 à Alessandro Guiccioli ; *Le Dernier amour de Byron*, p. 101.
- (24) TG : lettre du 3 avril 1856 à Lamartine ; cité par Henri Guillemin : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli" ; *Revue de littérature comparée*, 1939 ; p. 376.
- (25) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 19 nov. 1865, p. 2 ; éd. Morin p. 171.
- (26) Byron : lettre du 2 juin 1819 à Richard Belgrave Hoppner ; *BLJ*, vol. 6, p. 144.
- (27) Byron : lettre du 20 juin 1819 à R.B. Hoppner ; *BLJ*, vol. 6, p. 163.
- (28) Byron : lettre du 16 nov. 1819 à D. Kinnaird ; *BLJ*, vol. 6, p. 241.
- (29) Lamartine : *Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel*, 19 nov. 1865, p. 2 ; éd. Morin p. 173.
- (30) Byron : lettre du 20 mai 1820 à John Murray ; *BLJ*, vol. 7, p. 102-103.
- (31) *Le Dernier amour de Byron*, p. 168.
- (32) Byron : *Journal de Ravenne*, 5 et 13 janv. 1821 ; *BLJ*, vol. 8, p. 14 et p. 26.
- (33) Byron : lettre du 6 juil. 1821 à John Murray ; *BLJ*, vol. 8, p. 147-148.
- (34) Byron : lettre du 8 juil. 1822 à J. Murray ; *BLJ*, vol. 9, p. 182.
- (35) Byron : "Mon dictionnaire", 1^{er} mai 1821 ; *BLJ*, vol. 8, p. 106.
- (36) Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of Lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U.P., 1966 ; p. 19.
- (37) [TG] : *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*, t. 1, p. 239-240.
- (38) Byron : lettre du 5 oct. 1821 à A. Leigh ; *BLJ*, vol. 8, p. 234.
- (39) [TG] : *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie*, t. 2, p. 328-329.
- (40) Anonyme : "Lord Byron's last portrait" ; *New monthly magazine and literary journal*, vol. 16, 1826 ; p. 246.
- (41) Byron : lettre du 27 août 1822 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 9, p. 198.
- (42) Byron : lettre du 21 mai 1823 à D. Kinnaird ; *BLJ*, vol. 10, p. 178.
- (43) TG : *Vie de lord Byron en Italie* ; cité dans *Le Dernier amour de Byron*, p. 298 (éd. Stürzl, vol. 9, p. 1574-1575).
- (44) Byron : lettre du 17 mars 1824 à TG ; *BLJ*, vol. 11, p. 137.
- (45) Édouard Grenier : *Souvenirs littéraires* ; Lemerre, Paris, 1894 ; p. 102.
- (46) TG : lettre du 20 déc. 1832 à J. Murray ; citée par Doris Langley Moore : *The Late Lord Byron* ; Murray, Londres, 1961 ; p. 451.
- (47) TG : *Vie de lord Byron en Italie* ; éd. Stürzl, vol. 5, p. 900.
- (48) TG : lettre du 2 jan. 1858 à John Murray jr. ; *The Late Lord Byron*, p. 500.
- (49) TG : lettre du 15 jan. 1859 à Louise Colet ; *The Late Lord Byron*, p. 436.
- (50) TG : lettre du 4 nov. 1832 à J. Murray ; *The Late Lord Byron*, p. 455.
- (51) TG : lettre de 1832 à lady Blessington ; citée dans Richard Madden : *The Literary life and correspondence of the Countess of Blessington* ; Newby, Londres, 1855 ; vol. 2, p. 244.
- (52) (En français dans le texte.) Les annotations de Teresa Guiccioli aux *Conversations* de Medwin et de lady Blessington sont reproduites dans les éditions établies par Ernest Lovell.
- (53) TG : lettre du 27 août 1832 à lady Blessington ; *The Literary life and correspondence of the C. of Blessington*, vol. 2, p. 245.
- (54) Jules Barbey d'Aureville : *Les Œuvres et les hommes*, vol. 5 : "Les Bas-bleus" (chap. XXII : "La comtesse Guiccioli") ; Palmé, Paris, 1878 ; p. 290.
- (55) Alfred de Musset : "Mardoche" (1829), st. 13, et "À mon frère, revenant d'Italie" (1844), st. 18.
- (56) Victor Hugo : fragment sans titre (vers 1847), dans *Océan* ("Épigrammes").

Quelques portraits de Teresa Guiccioli



Elle est jolie — une grande Coquette — extrêmement vaniteuse — excessivement affectée — assez intelligente — dénuée du moindre principe — avec une bonne dose d'imagination et de la passion. — Elle s'était mise en tête de me faire quitter Venise, par vanité — et y a réussi — et d'avoir fait d'elle-même le sujet toutes les conversations a grandement contribué à son rétablissement. — Son mari est un des nobles les plus riches de Ravenne — trois fois vingt ans d'âge — c'est sa troisième femme. — Tu peux supposer quelle *estime* j'ai pour *elle* — peut-être est-ce presque égal des deux côtés. [...] C'est une Cavalière elle aussi — mais un fardeau lors de ses promenades — car elle ne parvient pas à guider son cheval — et il court après le mien — et essaie de le mordre — alors elle commence à hurler en haut de forme et habit bleu ciel — prenant une allure fort absurde — et nous embarrassant mes deux valets et moi — qui avons le plus grand mal à l'empêcher de faire la culbute — ou de se faire déchirer les vêtements par les arbres et les taillis de la Pinède.

(Byron : lettre du 26 juillet 1819 à Augusta Leigh ; BLJ, vol. 6, p. 185-186.)

J'oublie de mentionner que Byron m'a présenté à sa comtesse avant que nous ne quittions La Mira : elle est blonde et jeune ; mariée depuis un an environ seulement, mais pas très jolie.

(Thomas Moore : journal, 7 octobre 1819 ; *Memoirs, journal, and correspondence* ; éd. de lord John Russell ; Longman, Brown, Green & Longmans, Londres, 1853 ; t. 3, p. 25.)

Vous ai-je dit que lord Byron vient s'installer à Pise, et que son intention est de rédiger un périodique en partenariat avec Hunt ? Sa demeure — celle de Madame Felichi, est déjà retenue et arrangée pour lui — nous l'avons attendu chaque jour depuis six semaines. — La Guiccioli, sa cara sposa qui l'attend impatiemment, est une très jolie Italienne, sentimentale, naïve et superficielle, qui a sacrifié une immense fortune pour vivre pour lord Byron ; et qui, si je connais bien mon ami, ou la nature humaine, aura bientôt tout le loisir et l'opportunité de se repentir de son imprudence.

(Percy Shelley : lettre du 22 oct. 1821 à John Gisborne ; *The Letters of P.B. Shelley* ; éd. de Frederick Jones ; Clarendon Press, Oxford, 1964 ; t. 2, p. 363. Shelley avait d'abord écrit « stupide » au lieu de « naïve », et « vivre avec » au lieu de « vivre pour ».)

La comtesse Guiccioli est âgée de vingt-trois ans, quoiqu'elle n'en paraisse pas plus de dix-sept ou dix-huit. Au contraire de la plupart des Italiennes, son teint est délicatement clair. Ses yeux, larges, sombres, et languissants, sont ombrés par les cils les plus longs au monde ; et ses cheveux, qu'elle n'attache pas, folâtraient sur ses épaules tombantes dans une profusion de boucles naturelles du plus sombre auburn. Sa silhouette a, peut-être, trop d'*embonpoint* pour sa hauteur, mais son buste est parfait ; il s'en faut de peu que ses traits ne montrent un profil d'une régularité grecque ; et elle a la bouche et les dents les plus belles qu'on puisse imaginer. Il est impossible de voir sans admirer — d'entendre la Guiccioli parler sans être fasciné. Son amabilité et sa gentillesse éclatent à chaque intonation de sa voix, lesquelles, avec la musique de son italien parfait, donnent un charme particulier à tout ce qu'elle prononce. Grâce et élégance semblent des éléments constitutifs de sa nature. Malgré son adoration pour lord Byron, il est évident que l'exil et la pauvreté de son vieux père affecte quelquefois ses pensées, et jette une ombre mélancolique sur son aspect, ce qui ajoute encore à l'intérêt profond que génère cette jolie fille.

(*Thomas Medwin : Medwin's Conversations of lord Byron ; éd. d'E. Lovell ; Princeton U.P., 1966 ; p. 19-20.*)

Dîné chez lady Davy afin de rencontrer la Guiccioli, la maîtresse de Byron. Elle est rustre et loin d'être, selon mes propres goûts, le moins du monde attirante. Ses cheveux approchent du roux, sa silhouette est trapue, et ses yeux n'ont d'autre expression que celle qu'elle s'efforce, avec étude et affectation, de leur insuffler. Sa manière de prononcer l'anglais est agréable, et ceux qui la connaissent disent que ce n'est pas une idiote, quoiqu'elle paraisse l'être.

(*Henry Fox : The Journal of the hon. Edward Henry Fox ; Butterworth, Londres, 1923 ; p. 202.*)

Lord Byron a décrit, en beaux vers, la chevelure magnifique de M^{me} Guiccioli ; elle était de couleur blonde, et même d'un blond un peu trop décidé, sans avoir rien de désagréable. Ses traits étaient beaux et nobles, un peu forts, mais parfaitement bien dessinés. Ils plaisaient par l'harmonie de l'ensemble, le piquant, la physionomie ; une certaine grâce, vive ou intéressante, leur manquait presque toujours. Son nez aquilin eût servi de modèle à un peintre. Son sourire était agréable ; et, quand lord Byron cherchait à lui plaire, son œil s'animait, son regard devenait expressif. Ce n'était cependant pas une femme d'esprit ; une sensibilité très-vive la guidait bien ou mal, et tantôt lui faisait faire de graves imprudences, tantôt suppléait, par une sorte d'instinct passionné, à la faiblesse de sa raison. Ses lettres n'étaient ni bien, ni mal écrites : elle y prodiguait, suivant la mode du pays, les banalités du compliment et les grâces du protocole. L'école de civilité puérile et honnête, en décadence parmi nous, fleurit toujours sous le beau ciel d'Italie.

M. West, dans son portrait de la comtesse, a fort bien saisi l'expression étudiée qui la caractérisait. La prétention de l'attitude est même un trait de ressemblance morale, qui fait honneur à l'artiste. M^{me} Guiccioli est petite ; sa tête est trop forte pour le reste du corps : défaut qu'un portrait en buste n'a pu reproduire. En somme, elle réunissait tous les éléments constitutifs d'une beauté destinée à briller dans les salons de la bourgeoisie : plus de fraîcheur que de grâce, plus de babil que d'esprit, plus d'affectation que de dignité. Exaltée par la gloire de celui qu'elle aimait, elle s'efforçait de s'élever à son niveau, et voyait déjà la postérité l'accueillir et l'adopter comme l'amie, l'héroïne, la maîtresse du poète. Cette ferveur intime et enthousiaste lui donnait quelque chose de singulier, qui ne déplaisait pas, et que je remarquai dès mon arrivée à Monte-Néro ; mais l'illusion fut de peu de durée. Elle s'aperçut que son empire sur lord Byron était fragile et factice. En quelques mois, sa fraîcheur et sa beauté s'évanouirent.

(*Leigh Hunt : "Lord Byron et quelques-uns de ses contemporains" ; Revue britannique, t. 15, 1827 ; p. 261-262.*)

Lord Byron terminait cette anecdote lorsque entrèrent madame Guiccioli et l'odalisque indienne de M. Duncan-Stewart. Je n'avais pas encore été présentée à la comtesse, qui se levait pour la première fois depuis sa saignée. Elle était, comme de raison, un peu pâle, et son déshabillé de malade ajoutait sans doute beaucoup à son air intéressant ; mais il y avait naturellement en elle quelque chose de cette physionomie un peu fatiguée que les peintres donnent à sainte Madeleine. Ses cheveux d'un blond d'or tombaient en boucles nombreuses sur ses épaules ; tous les traits de son visage étaient réguliers ; mais son nez surtout d'une forme très élégante. Quand elle souriait, ses yeux à la fois malins et tendres s'*harmoniaient* admirablement avec la courbure gracieuse de ses lèvres.

(*[Ida Saint-Elme] : Mémoires d'une contemporaine ; Ladvocat, Paris, 1828 ; t. 8, p. 252-253.*)

Mais qui est cette dame là-bas qui s'appuie sur le bras de cette vieille douairière, duègne, ou ce que vous voudrez ? « Mais Monsieur, répondit mon compagnon, c'est la comtesse Guiccioli. » Ah ! c'est la comtesse Guiccioli ? Imaginez une silhouette élancée se courbant doucement comme de l'osier, avec des yeux noirs d'un impénétrable éclat, battant leurs longs cils, les sourcils semblables à des arcs d'ébène, avec des cheveux couleur corbeau s'entrelaçant sur un cou d'albâtre, avec une bouche agréablement ciselée, un sourire mélancolique, avec de petites mains et de cette parfaite délicatesse qui captiva toujours Byron, et qu'on interprète souvent comme une preuve de sensibilité ; — imaginez dix fois *plus* que tout cela, et vous aurez quelque chose approchant *ma* comtesse Guiccioli, telle que je m'étais figuré que devait être l'*amie* du poète, image que je m'étais imaginé avoir vue un soir au Florian, à Venise. Hélas ! il y avait un gouffre entre mon fantasme et la réalité. La comtesse qui se trouvait devant moi, faite de chair et d'os, était une de ces femmes à qui l'on applique involontairement le mot de « boulotte ». Elle n'avait pas même le mérite d'avoir l'œil noir des Italiennes, car les siens étaient d'un bleu clair ; et quant à ses cheveux, ils étaient auburn, approchant horriblement du roux : par égard pour Byron, vous pourrez appeler cela un blond sicambrien. Sa silhouette était courte, et un peu épaisse ; et quant à son allure, elle était tout à fait inexpressive. Je dois avouer cependant que ses épaules étaient magnifiques, de même que les domaines adjacents ; — de beaux îlots émergeant d'un bel océan. Je me souvins de ce que Byron avait écrit de sa voix. C'est à cette voix que le monde doit la *Prophétie de Dante*. « Tu as ordonné » — et le résultat fut tout simplement le poème susnommé :

Mais il n'y a que dans le sud ensoleillé que de tels sons sont prononcés, et de tels charmes déployés ; une si douce langue dans une si belle bouche — ah ! à quels efforts cela ne déterminerait-il pas ?

J'entendis certains de ces sons : ils tintèrent très musicalement, pour sûr. Je reconnus un petit *patois*, mais il fut si aimablement prononcé que je le préfèrai à la langue pure. « La cale, la cale » fut plus plaisant à l'oreille que le sonore et rebattu « la quâle, la quâle ». Mon compagnon dit : « J'aimerais que tu voies l'un de ses portraits, c'est une composition rare. Elle y est représentée en Madeleine pleurant sur le crâne de Byron. » « Et, ajouta un monsieur à côté de nous, vous pourrez y découvrir toute la Madeleine, *excepté* — sa repentance ! »

(Isaac Appleton Jewett : *Passages in foreign travel* ; Little & Brown, Boston, 1838 ; vol. 1, p. 206-207.)

C'est dans ce brouhaha que j'ai vu madame Guiccioli, que Byron et Léon Bruys, son successeur légitime, ont suffisamment célébrée. Quoique ce souvenir de Léon Bruys fit sur moi l'effet d'un coup de poing reçu sur la tête au milieu d'un concert de Beethoven, et quoique l'on m'eût dit beaucoup de mal de la dame, je n'ai pu m'empêcher de la trouver fort belle. C'est une tête de statue, blonde, avec de belles boucles tombantes, les yeux bleus, les traits grands. Le côté fâcheux est la taille, qui est trop petite et trop ramassée, quoique très-souple et très-abandonnée. On voulait me présenter à elle. J'ai mieux aimé la bien regarder à mon aise.

(Edgar Quinet : *lettre de janvier 1838 à sa mère* ; *Œuvres complètes, Lettres à sa mère* ; Germer-Baillière & Cie, Paris, s.d. ; *lettre CCXXXI*, t. 2, p. 294.)

Mais voici bien un autre mariage fameux que nous annoncent les journaux français c'est celui d'un marquis de Boissy avec la comtesse Guiccioli célébrée par lord Byron. Je croyais que cette beauté historique, était à l'heure qu'il est passée à l'état de médaille et qu'elle n'empruntait plus son prix qu'à son antiquité. Il n'en est rien. Je me trompais grossièrement. Une chronique Parisienne nous apprend que bien que la comtesse Guiccioli soit d'un âge (50 ans) dont M. de Balzac n'a pas encore ôsé [sic] célébrer les attraits elle est une exception parmi ses contemporaines. Elle porte avec grâce son demi-siècle. Ses traits sont réguliers et fins, elle a de magnifiques cheveux blonds, sa personne a conservé toute son élégance, et l'âge ne lui a donné qu'un gracieux embonpoint ; car la comtesse en a rappelé de cette toux et de cette consommation qui inquiétaient si fort ses amis : elle se porte à merveille. Aujourd'hui, il y a trois ans à peine, dans un bal de l'ambassade d'Angleterre, elle fit sensation, non pas à cause de lord Byron, mais bien par elle même. C'était un bal déguisé ; Mme Guiccioli était costumée en déesse de la Nuit : elle avait une robe de crêpe bleu foncé, étoilée d'or et un croissant de diamants sur le front. La sombre couleur de son vêtement faisait valoir ses cheveux blonds et ses blanches épaules. Chacun était d'avis que c'était une nuit fort agréable.

(« *Figaro* » : *Album littéraire de la Revue canadienne*, t. 3, 1848 ; p. 40.)

Je connaissais Madame Guiccioli de vue, du temps de sa jeunesse, lorsqu'elle était une célébrité, du fait de sa relation avec lord Byron. Je fus plutôt déçu par son apparence physique car, quoique belle, elle donnait davantage l'impression d'une joyeuse laitière, rose et bien portante, que d'une héroïne de roman.

Madame Guiccioli était de petite taille, et quelque peu carrée des épaules ; ses cheveux étaient d'un blond doré, ses yeux étaient bleus, son teint et ses dents beaux à l'extrême, et l'on eût davantage admiré son visage si elle eût été plus grande. Telle quelle, il y avait une forte disproportion entre sa tête colossale et sa frêle silhouette. Son buste était également d'une taille importante, et très beau. Elle était, comme la plupart des Italiennes, naturelle, aimable, prosaïque, mais n'avait rien dans son apparence physique ou dans ses dons intellectuels qui puisse expliquer qu'elle ait inspiré une passion romantique. Elle était « tirée de la terre, terrestre ».

(*Rees Howell Gronow : Captain Gronow's recollections and anecdotes of the camp, the court, and the clubs, at the close of the last war with France ; Smith, Elder & Co., Londres, 1864 ; p. 311-312.*)

Thérèse était alors une très jeune femme de vingt à vingt-deux ans. Ses cheveux d'un blond doré, aux reflets métalliques, semblaient éclairer sa tête d'une auréole éblouissante de rayons. La lueur des lustres s'y réverbérait comme sur un cuivre poli ; c'était cette chevelure vénitienne que les tons ardens du Titien font resplendir dans une galerie de tableaux et qui semblent illuminer les ombres des vieux palais de Venise ou de Rome. L'éclat de ses cheveux faisait disparaître le blond pâle des têtes de femmes anglaises qui remplissaient la salle et jusqu'au noir de jais des nobles têtes romaines à côté desquelles la belle Vénitienne passait en les éclipsant. Les longues boucles de ses cheveux en spirales encadraient son visage ; elles se déroulaient jusque sur les épaules ; sa taille, sans être élevée, paraissait haute par la majesté du buste et par la riche conformation de la poitrine, des épaules et du cou ; le corps dans les statures impériales n'est que le piédestal de la tête. Cette tête à la fierté près, qui en était le caractère distinctif, ressemblait à s'y méprendre pour les traits au portrait célèbre de la Fornarina, cette maîtresse de Raphaël, dont l'amour consuma le génie. On eût dit que ce portrait détaché de la toile avait repris un corps et s'avavançait dans la salle pour chercher un autre cœur à consumer. Un front large, des yeux bleus, un regard tantôt errant comme pour chercher une ombre visible à elle seule, tantôt ferme et soutenu comme pour défier dédaigneusement l'importune attention de la foule ; une bouche entr'ouverte par une large respiration, un ovale plein, des joues où la jeunesse, un moment décolorée par la douleur, reflleurissait malgré elle sous la sève énergique du sang vénitien, une blancheur mate traversée de frissons qui la teignaient et la déteignaient de rose, une physionomie mêlée de prestige et d'attraits à laquelle on n'échappait plus dès qu'on l'avait une fois regardée ; enfin une sorte d'atmosphère visible qui semblait l'envelopper tout entière comme cette réverbération du soleil à Rome sur les pierres du Colysée qui, après le coucher du soleil, brûlent encore le regard de la chaleur du jour qui les a elles-mêmes calcinées.

(*Alphonse de Lamartine : Vie de lord Byron ; Le Constitutionnel, 16 nov. 1865 ; p. 2.*)

Comme je ne connaissais personne, je ne fus pas dérangé dans mon rôle d'observateur ; j'observais donc et je fis la revue du salon. Tout d'abord je remarquai une femme jeune encore, avec de longues boucles blondes retombant le long des joues, ce qu'on appelait autrefois des *repentirs*, — une douce et jolie figure de fille d'Albion. Du moins je le croyais. Mais je me trompais, elle n'était Anglaise que par alliance ; c'était une Italienne, et je fus bien surpris quand on me dit son nom : la comtesse Guiccioli, la maîtresse de Byron ! Je n'en croyais pas mes yeux : la Guiccioli, qui était célèbre en 1817, deux ans avant ma naissance ? était-ce possible ?

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

a dit Boileau, et jamais ce vers du vieux poète classique ne s'est mieux vérifié, à mes yeux, qu'en l'appliquant à la maîtresse du grand poète romantique. Oui, c'était elle, belle, souriante et jeune encore malgré ses quarante ans bien sonnés. L'idée que Byron, le grand Byron, une de mes idoles, avait reposé sa belle tête sur ces blanches épaules, — car elle était décolletée, et elle n'avait pas tort, — l'idée que la main qui a écrit tant de chefs-d'œuvre impérissables avait joué avec ces boucles blondes me rendait cette apparition à la fois odieuse et sacrée. « Quand on est veuve d'un pareil amour, me disais-je, on devrait disparaître du monde ; il ne reste plus d'autre asile que la solitude et la mort. »

(*Édouard Grenier : Souvenirs littéraires ; Lemerre, Paris, 1894 ; p. 100-102.*)

Teresa Guiccioli dans les poèmes de lord Byron

Au Pô

Fleuve, qui roules contre les murs antiques entre lesquels réside la Dame à qui va mon Amour, lorsqu'à ton bord elle marche, et que peut-être elle s'y rappelle un faible et fugitif souvenir de moi ;

Et si ton ample et profond flot était un miroir de mon cœur, où elle pourrait lire les mille pensées qu'en cet instant je te révèle, agitées comme ton onde, précipitées comme ton débit ?

Que dis-je ? — « un miroir de mon cœur » ? Tes eaux ne sont-elles pas impétueuses, sombres, et fortes ? Tel que mes sentiments furent et sont, tu es ; et telles que tu es furent longtemps mes passions.

Le temps peut les avoir quelque peu domptées — pas à jamais ; tu inondes tes berges, mais ce n'est pas pour toujours que ton lit déborde, fleuve qui me ressembles ! tes crues s'apaisent, et les miennes se sont résorbées,

Ne laissant derrière elles que débris lointains ; et de nouveau maintenant, portés par notre vieux cours inchangé, nous nous mouvons : tu te diriges précipitamment vers l'océan, et moi vers l'aimante personne que je ne devrais pas aimer.

Ce courant que j'observe va glisser sous les murs de son palais, et murmurer à ses pieds ; ses yeux vont te regarder, tandis qu'elle respirera l'air du crépuscule, sans être importunée par la chaleur d'été.

Elle va te regarder — je t'ai regardé, plein de cette pensée ; et, de cet instant, jamais je n'ai pu nommer tes eaux, les entendre nommer, ou les voir, sans un inséparable soupir pour elle.

Ses yeux clairs vont se réfléchir sur tes flots — oui, ils vont retrouver l'onde que je fixe à présent, mais les miens ne pourront même pas voir en rêve repasser devant moi le flux de ton onde heureuse.

L'onde qui porte mes larmes ne revient plus : va-t-Elle revenir, elle près de qui cette onde glissera ? Tous deux foulons tes berges, tous deux errons sur tes rives, moi près de ta source, Elle près de l'océan bleu nuit.

Or ce qui nous tient séparés n'est pas distance, ni profondeur de l'onde, ni espacement de terres, mais le trouble d'un sort divers, ah ! aussi divers que les climats de nos naissances !

Celui qui aime cette dame du pays est un étranger, né bien au-delà des Montagnes, mais son sang est tout méridional, comme s'il n'avait jamais été rafraîchi par le vent lugubre qui glace la marée polaire.

Mon cœur est tout méridional ; s'il ne l'eût pas été, je ne souffrirais pas à présent, et je ne serais pas — en dépit de tortures qui ne sauraient être oubliées — à nouveau esclave, oh Amour ! — du moins le tien !

Il est vain de lutter — j'ai longtemps lutté pour ne plus aimer comme j'avais aimé. Oh ! Temps ! pourquoi laisser cette Passion prématurée se fortifier ? déchirer un cœur qui souhaite ne plus être ému ?

[1^{er} ou 2 juin 1819.]

La Prophétie de Dante

Dédicace

Chère Dame ! si pour le froid et nuageux pays où je suis né, et où je ne voudrais pas mourir, j'ose, du grand Poète-Père de l'Italie, imiter les rimes, forgeant de grossières copies runiques des vers sublimes du Sud, c'est que tu en es la cause ; et, de quelque manière que j'échoue à employer cette immortelle harmonie, ton aimable cœur me pardonnera ce crime.

Dans la gloire de ta beauté et de ta jeunesse, tu as ordonné ; et pour toi ordonner et être obéie ne font qu'un ; mais il n'y a que dans le Sud ensoleillé que de tels sons sont prononcés, et de tels charmes déployés ; une si douce langue dans une si belle bouche — ah ! à quels efforts cela ne déterminerait-il pas ?

Ravenne, le 21 juin 1819.

Sonnet sur les noces du marquis Antonio Cavalli et de la comtesse Clelia Rasponi, de Ravenne

Une noble Dame des rivages d'Italie, charmante et jeune, elle-même heureuse mariée, exige des vers, et ne se les verra pas refusés par l'Anglais vagabond que je suis ; j'ai déchiré un premier sonnet, mais ai invoqué la Muse une fois encore pour saluer ces cœurs aimables que l'Amour a liés, favorablement alliés en jeunesse, en naissance, en beauté, bénis par le principe de la Vertu, et l'abondance de la Fortune.

Un plus doux langage et un plus chanceux barde eussent été plus dignes de vos espoirs, couple aux heureux auspices !, et de la sainteté du sanctuaire qu'est l'hymen ; mais — puisque je ne peux faire autrement qu'obéir au beau sexe, afin que vous trouviez votre juste récompense dans votre nouvel état, puisse votre sort être semblable au *sien*, et non au *mien*.

Ravenne. 31 juillet 1819.

Traductions inédites. Titres originaux : "To the Po" ; "Dedication" ; "Sonnet on the nuptials of the Marquis Antonio Cavalli with the Countess Clelia Rasponi of Ravenna".

Byron attendit presque un an avant de faire connaître "Au Pô", sans doute à cause de son caractère personnel, qui le déconcertait : « Vous me dites que les vers sur le Pô sont bons — j'en pensais si peu de bien — qu'ils sont restés entre mes mains une année sans être copiés — mais ils furent écrits avec une *ardente Sincérité* — & cela les rend bons. » (Lettre du 8 juin 1820 à J. Cam Hobhouse ; *BLJ*, vol. 7, p. 115). Le poème fut publié pour la première fois dans les *Conversations* de Medwin, dans une version erronée (probablement copiée d'après le brouillon) qui s'est perpétuée ; nous donnons ici la version revue par Byron, envoyée à Kinnaird en avril 1820.

La Prophétie de Dante parut en avril 1821.

Le "Sonnet sur les noces..." ne fut publié qu'en 1901 dans le quatrième volume des œuvres de Byron éditées par Ernest Hartley Coleridge. Byron avait noté sur le manuscrit : « J'ai écrit ce sonnet (après en avoir déchiré un premier) après y avoir été poussé à plusieurs reprises par la Comtesse. — »

Teresa Guiccioli biographe

Lord Byron jugé par les témoins de sa vie

Introduction

Lord Byron

« Les autres forment l'homme, je le récite. »
(Montaigne, p. 257, 3^e vol.) ⁽¹⁾

Le monde a eu de tout temps de grandes injustices ; dans les annales des peuples (qui ne le sait ?) l'ostracisme a fait payer cher à plus d'un Aristide sa popularité et sa vertu. De grands hommes, de grands pays, des nations entières et des siècles l'ont subi ; et la vérité est que le vice a pris si souvent la place de la vertu, le mal celle du bien, l'erreur celle de la vérité, on a jugé les uns avec des sévérités si inexplicables, les autres avec des indulgences si excessives, que si le livre de la vérité et des réhabilitations en tout genre pouvait être écrit, non-seulement il serait trop volumineux, mais il serait aussi trop pénible à parcourir. Les cœurs honnêtes souffriraient de voir devant quels juges ont dû succomber une foule de grandes âmes, et combien souvent l'esprit de parti religieux et politique, aidé par les passions les plus basses et haineuses, par l'envie, les rivalités, les vengeances de l'amour-propre, les fanatismes, l'intolérance, ont servi de prétexte pour dénaturer devant l'opinion la physionomie des plus belles et des plus grandes âmes. On verrait comment de tels juges profitant de quelque brèche ouverte par des circonstances ou même par quelques fautes de ces grands esprits, et devenant une force formidable par l'union des infériorités, ont réussi si souvent à jeter des ombres, à ternir l'éclat de la vertu et de la vérité, comme ces nuées d'insectes qui parviennent par leur nombre à cacher la splendeur du soleil malgré leur petitesse ; et ce qui augmente encore le mal, c'est que lorsqu'une fois l'histoire ou la chronique ont mal reproduit un type, le public devenu leur dupe, devient aussi leur complice ; car il tient tellement au type qu'on lui a imposé, qu'il ne veut plus s'en dessaisir. Son opinion une fois fixée dans l'erreur, se transforme en une véritable tyrannie.

Ce phénomène ne s'est peut-être jamais produit avec plus d'intensité et d'étrangeté qu'à l'égard de Lord Byron. Car non-seulement Lord Byron a été une des victimes de ces préventions persistantes, mais aussi à son égard, l'hécatombe de la vérité, et la création du type imaginaire n'a pu se faire et se maintenir que par le sacrifice du bon sens au mépris de l'évidence, et malgré les contradictions les plus palpables, de manière qu'il a vraiment été un des plus remarquables exemples de la légèreté des jugements humains.

Nous avons décrit ailleurs ⁽²⁾ les phases de ce phénomène, dont une des causes principales a été le parti pris d'identifier le poète avec les premiers héros de ses poèmes ; tactique aussi peu loyale que contraire à toutes les habitudes de la littérature, inspirée par l'inimitié et par la vengeance, adoptée par la paresse et par la légèreté, et dont le résultat est un type étrange, et surtout étranger à la réalité.

Aussi longtemps que ce masque bizarre resta inoffensif, il put malheureusement amuser Lord Byron lui-même, et ses amis ; mais le jour arriva où gardant sa bizarrerie, il cessa d'être inoffensif ; alors il finit même de son vivant par lui devenir un véritable vêtement de Nessus.

Après sa mort, on demanda aux biographes la vérité sur l'homme ; mais ce masque factice restait là pour troubler et confondre les bons, tandis qu'il aidait puissamment la malice des méchants. On examina le caractère de son génie, on lui appliqua les règles ordinaires, mais on resta toujours en dehors de la science psychologique. Aucun d'eux ne fit une étude consciencieuse et profonde de son caractère, et l'homme en Lord Byron resta méconnu.

Et cependant, il y avait parmi ces biographes des hommes éclairés et sincères. Tous ne cherchaient pas à s'élever un piédestal à eux-mêmes par leurs blâmes, et avec les débris de l'homme moral ; tous ne cherchaient pas le repos et la popularité fashionable dans les ménagements des individus ou du pays, aux dépens de Lord Byron.

Si dans le nombre il y eut de vilaines âmes, il y en eut un plus grand nombre de sincères, et même de bienveillantes ; et pourtant aucun ne s'éleva à la hauteur de la justice que méritait le grand caractère de Lord Byron ; aucun ne le défendit, et ne l'expliqua avec la conscience et l'énergie qui sont à elles seules une autorité. Quelles en furent les causes, quelle part a pu avoir à cela la tyrannie de ce type imaginaire, quelle part le public anglais, tout à coup mécontent d'un poète qui osait sonder la profondeur du cœur humain, qui ne se proposait nullement un but moral, mais s'intéressait en psychologue et en artiste à toutes les passions, à toutes les maladies des âmes et surtout à l'amour, sans faire la part que ce public aurait voulu qu'il eût fait à la félicité conjugale ; comment il commença à craindre que son enthousiasme pour Lord Byron ne fût un crime de lèse-patrie, comment de degré en degré il arriva jusqu'à se faire complice de la calomnie, et à jeter un brouillard sur la noble figure de son poète parce qu'il ne lui trouvait pas le patriotisme qui fait des concessions à toutes les faiblesses, ni cette indulgence filiale envers sa mère-patrie qui va jusqu'à l'idolâtrie ; comment enfin les biographes s'éloignant de la vérité, préférant à l'œuvre de décrire celle beaucoup plus facile d'inventer, formèrent un Lord Byron de pièces de rapport, si peu d'accord entre elles que toute harmonie indispensable à former une unité vivante ou possible disparut à un tel point sous leurs plumes, que leurs portraits devinrent (surtout en France) plus ou moins des caricatures ; de tout cela nous parlerons ailleurs, et nous l'expliquerons. Ici, nous nous bornerons à faire plutôt remarquer le côté étrange que le côté injuste de ce fait, c'est-à-dire les contradictions où ces biographes sont tombés.

Tous, ou presque tous, n'ont pu du moins refuser à Lord Byron une foule de belles qualités naturelles et de vertus : la sensibilité, la générosité, la franchise, la modestie, la charité, la sobriété, la grandeur et la force d'âme, la mâle et noble fierté ; mais en même temps, ils ne le défendent pas assez des défauts qui *précisément excluent* ces qualités et ces vertus. L'homme moral ne brille pas assez sous leurs plumes ; ils ne proclament pas son caractère, un des plus beaux qui aient jamais été alliés à un grand esprit. Et pourquoi ? Sont-elles donc, ces vertus, comme ces substances excellentes et salutaires qui, mises en contact entre elles dans le même creuset, deviennent empoisonnées ?

Il y a contradiction dans ce déni de justice ; or, quand il y a contradiction il y a erreur ; et c'est précisément dans cette contradiction qu'on doit chercher la force de la réfutation, et la puissance de la vérité.

La nature procède toujours logiquement, l'effet est toujours en rapport avec la cause ; même dans le monde moral jusqu'à un certain point, on doit trouver l'exactitude des sciences exactes. Si dans un calcul on trouve une contradiction, n'est-on pas certain alors que c'est le calcul qui est mal fait, et qu'il faut le refaire pour trouver un résultat vrai ? De même dans l'homme moral, lorsque dans les jugements que l'on en porte il y a contradiction absolue, il faut refaire son opération ; il faut chercher le chiffre qui a causé le désordre, séparer le mensonge de la vérité, faire aux deux la juste part, adopter la méthode de la science qui refuse d'établir une loi sans avoir auparavant examiné la valeur des assertions, et discuté le pour et le contre. Qu'on fasse cela pour Lord Byron, qu'on interroge les faits, les témoins oculaires de sa vie, ses lettres si admirables de simplicité, où son âme s'est, pour ainsi dire gravée. Certes les actes sont des choses bien plus significatives que les paroles ; mais, néanmoins, si on veut interroger ses poésies, non pas pour apprécier son génie qui n'est pas en cause, mais sa nature morale, qu'on le fasse loyalement, qu'on ne lui prête pas le caractère et les mœurs de ses héros, parce qu'il lui a plu de leur donner un peu de son air, quelques-uns de ses sentiments, de les loger parfois dans sa maison, pensant peut-être qu'on pouvait bien donner l'hospitalité à des méchants et cependant rester bon.

Examinons d'abord le premier de ses poèmes Childe-Harold, celui qui a le plus contribué à mystifier le public, et à former le type tyrannique.

Childe-Harold ne se raconte pas ; il est raconté par un poète. Il y a donc dans ce poème deux personnages bien caractérisés, bien distincts, bien différents l'un de l'autre. Le premier est le jeune seigneur dans lequel Lord Byron a voulu personnifier la perversion précoce de l'esprit et de la morale, et en général la jeunesse blasée de son temps, dont beaucoup de types s'étaient déjà offerts à lui dans sa vie d'université, et dans ses premiers pas dans le grand monde ; l'autre est le Ménestrel qui le raconte.

Le cœur du premier est fermé à toutes les nobles joies, et à tous les bons mouvements de l'âme ; le cœur de l'autre bat pour tout ce qui est noble, grand, juste, vertueux. Pourquoi identifier l'auteur

plutôt avec le premier qu'avec le second ? Pourquoi lui ôter ses propres sentiments pour lui donner ceux de son héros ? Ce héros n'a rien de mystérieux, puisque Lord Byron lui-même nous dit dans sa préface le but tout moral pour lequel il l'a adopté. Si Childe-Harold personnifie Lord Byron, qui donc personnifiera le poète ? Ce poète (et ce poète est Lord Byron) joue cependant un bien plus grand rôle que le sombre héros. Il est beaucoup plus souvent sur la scène. Dans la plus grande partie du poème, c'est même le Ménéstrel *tout seul* qui parle. Dans le premier chant, sur quatre-vingt-treize stances dont il se compose, Harold n'est en scène que pendant dix-neuf, tandis que le Ménéstrel parle en son seul nom pendant les soixante-quatorze autres stances, nous montrant une belle âme sous une foule d'aspects, où on n'aperçoit d'autre mélancolie que celle qui est inhérente à une noble poésie.

Quant au deuxième chant il s'ouvre au nom du Ménéstrel tout seul, et Harold est parfaitement oublié jusqu'à la seizième stance. Alors le sombre héros reparait, et pour peu d'instant il va, vient, et revient en scène. Mais il semble plutôt gêner l'âme du Ménéstrel qui finit par le congédier tout à fait à la soixante-treizième stance. Et pendant tout le reste du chant, le blasé et peu aimable personnage s'est évanoui pour toujours. À qui appartiennent donc tous les sentiments admirables, toutes les aspirations vertueuses du reste du chant ? Ces hommages rendus aux plus nobles vertus, à qui appartiennent-ils, sinon au Ménéstrel, c'est-à-dire à Lord Byron ? Quel poète a jamais rendu un plus bel hommage à toutes les plus nobles vertus ? Cette vigueur, cette fraîcheur d'âme qui respire sur les lèvres du poète, et qui était bien la sienne, pouvait-elle convenir à un cœur ennuyé et corrompu ? C'est bien parce qu'il le sent en moraliste logique, qu'il renvoie si souvent de la scène son antipathique héros !

Mais pourquoi donc identifier Lord Byron avec ce personnage désavoué par lui-même, dans ses notes, dans ses préfaces, dans ses conversations ; désavoué par les faits, désavoué par le poème, désavoué par la logique du moraliste ? Lord Byron eut le fatal caprice, il est vrai, d'envelopper son héros dans une foule de circonstances de sa propre vie ; de le mettre dans une position sociale et dans un milieu où, sous beaucoup de rapports, il se trouvait lui-même ; de lui donner une mère, une sœur, un désappointement d'amour, un château-abbaye tel que Newstead, de lui faire faire les mêmes voyages, et avoir les mêmes aventures.

Tout cela est vrai. Ce fut un acte d'imprudance, qui peut s'expliquer par sa confiance dans l'impossibilité d'une semblable identification. À vingt et un ans, la conscience parle plus haut que l'expérience. Mais si l'accusation d'imprudance peut être justifiée, la calomnie le serait-elle ?

À huit ans de distance, Lord Byron écrivit le troisième chant de son pèlerinage. Là le pèlerin fait bien encore quelque apparition, mais il est tellement changé que vraiment il est presque fondu avec le poète. Les chagrins de Childe-Harold sont ceux du poète, mais il n'y a plus trace de misanthropie, ni de satiété. Son cœur bat déjà à l'unisson avec celui du poète pour les amours chastes et dévouées, pour tous les plus aimables, les plus nobles, les plus sublimes sentiments. Il aime les fleurs, la nature riante et grandiose, charmante et sublime.

Son âme ne restait point insensible au charme qu'éveillait le chant matinal et joyeux des oiseaux dans ce vallon, où l'exil lui-même eût semblé doux. Bien que les soucis austères eussent sillonné son front, et qu'une calme insensibilité y eût succédé à des sentiments d'une nature plus ardente mais moins sévère, la joie n'était pas toujours bannie de ses traits.

(Traduction Laroche, chap. 3^e, Childe-Harold) ⁽³⁾.

Ce n'est donc plus la satiété, mais les *soucis austères* qui sillonnent le front du pèlerin ; et le poète semble tellement tenir à nous montrer que Harold est métamorphosé, que lorsqu'il exprime des sentiments pleins de sympathie, d'humanité, de sensibilité, qu'il déplore les horreurs de la guerre, qu'il trouve que toutes les beautés du Rhin sont ternies par le souvenir des scènes sanglantes qu'il rappelle, il ajoute : *Ainsi pensait Harold* ^(A).

Harold a donc cessé d'être le cœur blasé et insensible du pèlerin de sa vingt et unième année, qui dans son premier chant, restait froid devant les attraits de la belle *Florence*, et qui était alors si différent du poète qui pensait et soupirait lui pour cette *Florence*, même au milieu des plus épouvantables orages, et trouvait la force d'exprimer à la belle absente, au milieu d'une affreuse tempête qui menaçait de l'engloutir, les sentiments d'un amour réel, et évidemment payé de retour ⁽⁴⁾. Maintenant son cœur comme celui du poète, *bat sous une main affectueuse, un sentiment pur et sincère remplit son cœur* ⁽⁵⁾, et lui fait exhaler ses regrets pour l'absence de son amie, dans une poésie ravissante. Où est-il donc l'ancien Harold ? On dirait que le poète fatigué d'un compagnon aussi désagréable, et si contraire à sa nature, voulant et ne sachant comment s'en débarrasser, a d'abord voulu

le changer, l'absorber en lui-même, lui donner ses beaux sentiments, son grand cœur, ses douleurs, ses ardentes et pures affections : mais que trouvant la métamorphose peu naturelle, peu logique, il préfère le congédier. Et en effet, après la cinquante-cinquième strophe de ce troisième chant, Harold disparaît pour toujours. Et ainsi, à une autre année de distance, lorsque Lord Byron commence le quatrième chant, inspiré par l'Italie, le sombre pèlerin ayant déjà été définitivement congédié, le lecteur se trouve en la seule présence du poète, et de toutes les nobles, généreuses, sublimes impressions d'une belle âme, qui souffre d'une persécution la plus indigne, et la plus imméritée, mais qui ne sait se venger qu'en pardonnant, et garde toutes ses énergies pour aimer ce qui est aimable, pour admirer ce qui est admirable, et qui, à l'âge de vingt-neuf ans, ayant atteint la sagesse et l'expérience de l'âge mûr, pratique déjà une foule de vertus philosophiques et chrétiennes, dont son héros blasé n'aurait jamais pu être susceptible.

Pourquoi donc encore une fois cette identification ? Où en est la raison et la justice ? Il me semble que la plus simple équité exigerait du moins de tenir compte de ce que nous dit l'auteur, d'écouter les paroles et les protestations d'un homme qui méprisait plus une louange injuste qu'un injuste blâme.

« Il a été (dit-il) introduit dans le poème un personnage imaginaire pour lier *entre elles toutes ses parties*.

Il aurait été plus *commode* et bien plus *aisé* de tracer un caractère aimable : on aurait pu sans difficulté déguiser ses défauts — le faire agir davantage et parler moins ; mais en mettant Child-Harold en scène, je n'avais en vue que de montrer que la perversion précoce de l'esprit et de la morale nous conduit à la satiété des plaisirs passés, et nous empêche de goûter les plaisirs nouveaux, et même nous refroidit sur ce qui est le plus capable d'exciter l'esprit de l'homme — le spectacle des beautés de la nature, et de prouver que les voyages perdent tout leur effet sur une âme ainsi faite, ou plutôt aussi égarée.

Quelques amis, dont je respecte beaucoup les opinions, m'ont averti que je courais le risque d'être soupçonné d'avoir voulu peindre un caractère réel dans le personnage fictif de Child-Harold. Je demande la permission de le dire une fois pour toutes, Harold est l'enfant de mon imagination, créé pour les motifs que j'ai déjà dits.

Dans quelques circonstances triviales et dans les détails de pure localité, cette supposition paraît être fondée, mais dans les points principaux, j'ose espérer qu'elle ne saurait être admise.

Byron. » ⁽⁶⁾

Averti par ses amis du danger de cette identification dont il ne s'était point rendu compte en écrivant ce poème, il recula devant l'idée de le publier : du reste, il l'avait composé plutôt pour l'amusement de sa solitude, et lorsque Dallas lui en témoigna son admiration et le désir de le voir publié, Lord Byron lui en exprima plusieurs fois sa répugnance, et après avoir cédé il lui écrivait encore (le 31 octobre 1811).

« Je n'entends *nullement m'identifier* avec Harold ; au contraire, je veux *nier toute identité entre lui et moi*. Si dans certains endroits on peut penser que j'ai peint mon héros d'après moi-même, croyez que ce n'est que dans quelque portion du poème, et je n'avouerai même pas cela. Quant à ce que je dis que le manoir de Child-Harold était une ancienne demeure monastique, j'ai pensé que ce genre d'habitation conviendrait tout aussi bien qu'un autre, et d'ailleurs que je pourrais mieux décrire ce que j'aurais vu que ce que j'aurais inventé. *Je ne voudrais pas pour tout au monde être un homme tel que j'ai fait mon héros*.

Tout à vous,
Byron.

Ce 31 octobre 1811.» ⁽⁷⁾

Lorsqu'il publia une année après le *Corsaire*, dans sa dédicace à Moore, après lui avoir dit qu'on ne s'est pas borné à critiquer le caractère de ses héros, mais qu'on a presque voulu *le rendre responsable de leurs actions*, comme si elles lui étaient personnelles, il ajoute :

« Les personnes qui me connaissent ne peuvent s'y méprendre, et je ne mets pas beaucoup d'intérêt à détromper celles qui ne me connaissent pas. Je n'ai pas le désir de persuader à d'autres qu'à

mes amis que l'auteur est meilleur que les personnages qu'il met en action, mais je ne puis m'empêcher d'être un peu surpris et en même temps de rire quand je vois plusieurs poètes (qui sont, il est vrai, bien au-dessus de moi), être tout à fait exempts de la responsabilité du caractère des personnages qu'ils peignent dans des ouvrages très-dignes d'éloges ! Et cependant plusieurs de leurs personnages n'ont guère plus de moralité que le Giaour, et peut-être même que Childe-Harold, dont j'avoue que le caractère est *odieux*. Quant à l'identité, ceux qui aiment à en trouver partout sont libres de chercher l'original où bon leur semblera. »⁽⁸⁾

Et afin d'embrasser, avec ces citations, toute sa vie, nous dirons ce qu'il disait un jour à Céphalonie, peu de temps avant sa mort au docteur Kennedy.

« Je ne puis pas concevoir pourquoi on veut toujours confondre mon caractère et mes opinions avec ceux des êtres imaginaires que, comme poète, j'ai le droit et la liberté de peindre. — Il est certain, lui répondit Kennedy, que votre seigneurie n'a pas, sous ce rapport, été ménagée ; et en Childe-Harold, Lara, Giaour et Don Juan l'on a voulu penser que vous aviez voulu, en beaucoup de circonstances, vous peindre vous-même, et que ces caractères ne vous ont servi que de moyens pour exprimer vos propres sentiments et vos idées.

— Ils commettent envers moi une grande injustice (répliqua-t-il), telle que jamais auparavant n'avait été commise envers aucun autre poète. Même en Don Juan, j'ai été mal jugé. Je prends un caractère vicieux et sans principes, et je le mène à travers ces rangs sociaux dont les qualités et attraits extérieurs couvrent et habillent des vices intérieurs et cachés ; et je peins les effets naturels de semblables caractères, et certainement ils ne sont pas si vivement colorés qu'ils le sont dans la vie réelle.

— Cela peut bien être, lui répondit Kennedy, mais quels sont vos motifs pour peindre toujours des scènes de vice et de folie ? — De les faire voir sans le costume (lui répondit lord Byron), que les manières et les maximes de la société jettent sur leurs fautes cachées, et de les montrer au monde tels qu'ils sont dans la réalité. Vous n'avez pas vécu, continua-t-il, autant que moi au milieu de la haute et noble société ; mais si vous y aviez pénétré autant que j'ai pu le faire, et observé ce qui s'y passe, vous vous seriez convaincu qu'il est bien temps de démasquer leur hypocrisie, et de les montrer sous leurs couleurs réelles. »⁽⁹⁾

Et le docteur Kennedy lui ayant répondu que les classes moyennes et inférieures de la société ne croyaient pas les hautes classes bien vertueuses, et que même on était disposé à les croire pires qu'elles ne sont en réalité, Lord Byron lui répondit :

« Il est impossible que vous puissiez croire les hautes classes pires qu'elles ne sont en Angleterre, en France, en Italie, parce qu'aucun langage ne peut suffire à les peindre. Mais en accordant cela, ajouta Kennedy, de quelle manière, milord, votre livre peut-il les améliorer, et par quel droit, et par quel titre assumez-vous cette tâche ? — Du droit (lui répondit lord Byron), qu'ont tous ceux qui abhorrent le vice uni à l'hypocrisie. Mon plan (continua lord Byron après quelques observations du docteur), est de conduire Don Juan à travers différentes classes de la société, et de démontrer que partout où l'on va, on trouve le vice. »

Le docteur lui observa que jamais en aucun temps, la satire quelle qu'elle fût, n'avait fait aucun bien, ni converti qui que ce soit, et qu'en même temps que ses satires étaient inutiles, elles auraient appelé sur sa tête les désapprobations autant des vertueux que des vicieux.

« Mais c'est bien étrange (répondit lord Byron), que je doive être attaqué de tous les côtés, non-seulement dans les revues, mais aussi dans la chaire. Ils prêchent contre moi comme étant le promoteur de l'incrédulité et de l'immoralité. Que ceux dont j'ai signalé et démasqué les vices crient, c'est naturel, mais que les amis de la religion en fassent autant, c'est étonnant, puisque vous savez (dit-il en souriant), que je vous aide autant que je le puis comme poète, tâchant de convaincre les hommes de leur dépravation. Car c'est une de vos doctrines (n'est-ce pas), que le cœur humain est corrompu. Et si donc je prouve qu'il est tel, dans les classes qui se cachent sous l'apparence de la politesse et de la bienveillance (puisque j'ai de si bonnes occasions, et meilleures que les autres poètes de les observer), est-ce que je ne rends donc pas un service essentiel à votre cause en les convaincant de leurs péchés, et en vous frayant ainsi la route, pour que vos doctrines produisent plus d'effet ? »

Le docteur lui répondit que tout cela était vrai, mais que s'il avait montré à ces vicieux hypocrites ce qu'ils étaient, il ne leur avait pas cependant montré ce qu'ils devaient faire, et qu'il était comme le

chirurgien qui découvrirait la plaie et l'exposerait à l'air pour produire le dégoût plutôt que d'y poser les remèdes nécessaires, riant et criant, *voyez comme tout cela est dégoûtant !*

« Mais non, je ne serai pas si méchant (dit lord Byron), *vous verrez comme je ferai terminer mon histoire.* »

C'était donc la fin qui devait tout justifier, tout moraliser.

Mais tout en réprouvant ce système d'identification qui aboutit non-seulement à une *erreur* mais à une *calomnie*, faudrait-il cependant nier qu'il n'y ait pas eu quelque raison, non pas pour le justifier, mais pour l'expliquer ? Je pense que nier cela, serait une autre erreur. La nature du génie de Lord Byron, les circonstances de sa vie, les qualités innées de son cœur et de son âme furent sans aucun doute, les complices de ses calomniateurs.

Sur la mesure du rapport qu'il y avait entre la réalité et l'imagination dans ses poèmes, et particulièrement à l'égard de sa propre histoire, voilà comment Moore s'exprime :

Comme le mathématicien de l'antiquité qui demandait seulement un point d'appui pour pouvoir remuer la terre, de même un certain degré de fondement sur des faits réels semblait nécessaire à Lord Byron, avant que ce levier qu'il savait si bien appliquer au monde des passions pût-être [sic] manié par lui. Si petit cependant, c'était dans beaucoup de cas le rapport avec la réalité, qui pouvait lui suffire, que s'occuper de tracer à travers ses poèmes, ces rapports avec ses propres destinées (qui peut-être n'étaient encore visibles que devant sa propre fantaisie), ce serait une œuvre aussi peu certaine qu'injuste. Cette remarque s'applique non-seulement à la Fiancée d'Abydos, mais au Corsaire, à Lara et à toutes ses autres belles fictions dans lesquelles, quoique en général on puisse regarder les émotions exprimées par le poète, comme de vivants souvenirs de ce qui avait dans des circonstances différentes, agité son propre cœur ; il n'y a cependant pas de raison (bien qu'il ait pu lui-même parfois en encourager la supposition), pour l'associer personnellement avec les circonstances ou les incidents de ses histoires ^(B).

Étudier les analogies et les différences qui ont existé entre le caractère personnel de lord Byron et celui du poète, serait une curieuse étude psychologique. Ce serait même envers lui un acte de justice, mais long, et déplacé ici ; bornons-nous à dire que les analogies aussi bien que les différences ont cependant existé, et que si de lui on ne peut pas dire ce qu'on a pu dire de quelques auteurs à caractère effacé, « *autre est le poète, autre est l'homme* » on doit du moins reconnaître que chez lord Byron, les deux sans être solidaires étaient néanmoins associés ; mais cette association n'existait pas avec les personnages de sa création, ni avec leurs sentiments, ni avec leurs actions, mais seulement avec les qualités dominantes et générales de sa poésie, *l'énergie et la sensibilité*.

Quant à un certain fond commun et à de certaines analogies de ses héros entre eux, et de lord Byron avec ses héros, lorsqu'elles existent réellement, il ne faut pas se borner à les indiquer en général ; il faut les discerner, il faut dire en quoi elles consistent, autrement ce serait encore servir l'erreur. L'œuvre et le devoir de la critique consciencieuse, n'est-ce donc pas de chercher et de montrer la nature et la limite de ces analogies ?

Lorsque lord Byron commença ses voyages, son génie cherchait toujours son issue. Trop jeune encore pour qu'il eût pu déjà être instruit par l'expérience, il avait seulement fait connaître ses tendances.

L'éducation de son génie commença dans son enfance sur les bords romantiques de la Dee et de l'Océan, entre les bruyères de l'Écosse, et le foyer maternel peuplé de fantômes sombres et héroïques, et puis dans sa résidence de Newstead Abbey, située au milieu de la forêt romantique de Sherwood, entourée des grandes abbayes du temps de la conquête normande, et toute remplie des exploits du héros populaire de la légende du pays, de Robin-Hood. Le caractère de ce sympathique chef des *Outlaws* (gens hors-la-loi), grand seigneur de sa naissance, et qui se faisait suivre par sa belle Marian déguisée en page ; sa générosité, son intrépidité, son esprit, ce mélange de vertu et de vice, mais où la générosité avait toujours le dessus, son humeur fière, tapageuse, plaisante mais chevaleresque, sa mort même si touchante ; tout cela, dans un adolescent, vivant au milieu de ces lieux hantés par de tels souvenirs, indépendant et orphelin, doué d'un cœur, d'une imagination, d'un esprit et d'une humeur tels que ceux de Byron : tout cela, dis-je, il est pour moi indubitable, que sinon sur le caractère et les actions du jeune homme, du moins sur les tendances du poète n'a pas dû être sans influence, et que les Conrad et d'autres parmi les héros de ses premiers poèmes, à son insu même ont

dû trouver quelques racines dans ces légendes du pays. En tous cas, ce milieu ne l'avait certes point détourné de sa nature. Malgré sa jeunesse, il avait pu montrer non pas la *mesure*, mais les *tendances* de son génie, son aversion de l'artificiel, du superficiel, de l'insipide, de l'efféminé, et il avait prouvé que les deux éléments de son génie étaient *l'énergie* et la *sensibilité*.

Cette éducation ainsi commencée se continuera et se mûrira pendant son premier voyage, au milieu de scènes les plus poétiques et romantiques du monde, dans cet Orient éclatant, où tout est contraste entre l'homme si passionné, et la nature tantôt abrupte et tantôt délicieuse, et la douceur constante de son ciel.

Les habitudes, les caractères, les idées singulières, les passions extrêmes, souvent féroces de ces races non encore assouplies par notre civilisation, et dont l'énergie se transforme si souvent en grands crimes, et en grandes qualités ; la vie même qu'il était forcé de mener au milieu de ces peuples, au milieu de dangers continuels pleins de poésie, firent sur son esprit une grande impression, et devinrent facilement des matériaux précieux pour son génie. Ainsi qu'on l'a observé de Salvator Rosa, dont les aventures avec des brigands contribuèrent à former et développer le génie, de même toutes les aventures de ce voyage de lord Byron contribuèrent aussi à former son goût particulier. Sans ce voyage, et restant toujours au milieu des civilisations extrêmes qui font perdre la poésie et la grandeur aux passions, et refroidissent trop souvent les âmes, probablement il aurait pu se développer d'une manière moins originale, et moins brillante.

C'était cette réunion extraordinaire chez Lord Byron, d'énergie et de sensibilité qui devait dominer le choix de ses sujets. Sans doute, le désir naturel de produire de l'effet, ne pouvait pas y rester étranger, surtout au moment de la première éclosion de son génie. En cherchant de préférence les champs inexplorés, les fibres vierges du cœur humain, en peignant la satiété des jouissances en Childe-Harold, l'étrange nature et le remords en Manfred, Lord Byron a dû songer à l'effet. Mais si on s'arrêtait là, on ne verrait qu'un petit côté de la vérité. Le ressort principal, celui auquel son génie était forcé d'obéir, qui allait lui imposer le choix de ses sujets, c'était ce même mélange d'énergie et de sensibilité qui de si bonne heure lui avait donné le dégoût de ce qui était artificiel et efféminé, et l'entraînait vers tout ce qui était passionné, grand, vrai, vivant. Dieu n'a pas donné à tous la même voix. Les plus grands arbres, les chênes, ont besoin de la tempête, et de l'ouragan pour faire entendre leur voix, tandis que le zéphyr de l'été suffit au roseau.

Son attention était donc surtout attirée par ce qui sortait de la ligne vulgaire, soit dans les âmes, soit dans la nature ; dans le bien comme dans le mal ; dans l'ordre, comme en dehors de l'ordre. À l'étude des âmes heureuses et calmes, il devait préférer celle des âmes dévastées, mais supérieures à la fortune par l'énergie et la volonté.

L'étincelle nécessaire à son génie ne pouvait pas s'allumer alors à la douce chaleur de cette bonté qui, ayant précisément une si grande part dans le fond de sa propre nature, lui restait trop familière ; mais bien au foyer même de la vie, à la flamme ardente de la passion, en face des grandes infortunes, des grandes fatalités, des grandes fautes, des grands crimes, de ce qui l'étonnait, l'attirait, l'éloignait, le transportait, le révoltait, de ce qui était le plus en *harmonie* avec sa nature énergique, et de ce qui était le plus *contraire* à sa nature sensible. Une de ces forces s'exerçait par la sympathie, l'autre par l'antipathie, qui l'influençait par l'espèce de fascination qui fait tomber l'oiseau dans la gueule du serpent, et qui nous donne un attrait vertigineux au bord d'un précipice.

Le même ordre d'influence était exercé sur lui par les aspects de la nature. Avec son sens exquis pour toutes les beautés naturelles, sans doute lord Byron a peint souvent les charmes des climats enchanteurs, où il place l'action de ses poèmes. Mais il les a toujours peints virilement, toujours avec un pinceau inimitable par son mélange de grâce et de vigueur, glissant plutôt que s'arrêtant sur ces beautés, comme des choses qui ne doivent l'occuper que d'une manière secondaire, et plutôt pour encadrer et faire ressortir son objet principal, l'homme, ses actions, ses sentiments, ses souffrances. On dirait que les molles beautés d'un paysage riant, les brises qui plissent doucement la vague caressante lui semblent efféminées. On sent que ses préférences sont plutôt pour les sites abruptes, titanesques, pour la lutte des forces physiques, pour les sublinités de la tempête, pour un certain degré je dirai presque de désordre, sauf à l'arrêter à temps, à faire rentrer tout dans l'ordre au moment où la beauté de l'art et la beauté morale se trouveraient menacées.

Or, à ce moment-là, ce que lord Byron ne pouvait pas trouver dans son sujet réel et historique, il l'empruntait à une autre réalité, à *lui-même*, à ses propres qualités, aux circonstances de sa vie, à ses propres goûts : ne s'inquiétant pas de demander si Conrad (le Corsaire) pouvait vraiment éprouver l'horreur qu'éprouverait lord Byron, en voyant sur le beau front de Gulnare, la mystérieuse

gouttelette de sang ; si Alp, le renégat vénitien qui ne respire que vengeance, aurait vraiment pu éprouver l'horreur qu'avait un jour éprouvée lord Byron, en voyant sous les murs de Constantinople, les chiens dévorer les cadavres humains ⁽¹⁰⁾ ; si enfin l'association de ces qualités avec lesquelles il idéalisait ses héros, et les faisait participer à sa nature, ne ferait pas dire aux psychologues qu'il péchait contre la vérité, qu'il détruisait l'unité de la nature d'un Corsaire.

Mais pour cela Lord Byron se fiait à son génie. Il sentait qu'il aimait trop le beau et le vrai, pour faire jamais fausse route, et violer les lois essentielles de l'art ; et il voulait rester poète, tout en prenant son point d'appui sur la réalité.

Lorsqu'il arriva en Orient, et qu'il se trouva en contact avec des circonstances extérieures, si en harmonie avec ses tendances naturelles ; lorsqu'il se trouva face à face avec des hommes tels que le Pacha Ali, à portée d'entendre pour ainsi dire, les sanglots et les cris de ses victimes, sous le ciel, « *où tout est divin, dit-il, excepté l'esprit de l'homme, où les cœurs que cachent leur poitrine, et les histoires qu'ils racontent, sont sombres comme les derniers adieux de l'amour* » ^(C), attiré d'une part vers ces natures puissantes, repoussé de l'autre par l'horreur de leurs féroces passions, il se sentit sur le terrain le plus propice à donner l'impulsion à son génie naturel, et grâce à son esprit observateur, à puiser des trésors pour ce génie qui avait un impérieux besoin de prendre toujours son point d'appui dans la réalité, et la vérité. Le terrible Ali Pacha de Yanina fut surtout le type qui attira ses études, ses attractions, et ses répulsions. « Ali Pacha est au fond de tous ses héros d'Orient », dit Galt qui voyageait en même temps que Lord Byron en Grèce. « Sa conception du Corsaire est toute en germe développée dans l'histoire d'Ali Pacha. » ⁽¹¹⁾

Dans la Fiancée d'Abydos, le vieux Giaffir est encore le terrible Ali. Quant à Lara, on pense qu'il a dû ses sombres couleurs à une grande impression que Lord Byron éprouva pendant ce même voyage au théâtre de Cagliari, où on lui montra un noble personnage dans le parterre, sur lequel pesait une accusation d'assassinat qui l'avait fait bannir. J'ai toujours pensé (dit le même Galt qui était présent au spectacle), « que cet incident a dû avoir une part à la création de Lara ; si petits sont les germes auxquels on doit les conceptions du génie. » ⁽¹²⁾ On sait que le Giaour doit son origine à une aventure personnelle de Lord Byron, où il joua comme à son ordinaire, un rôle aussi énergique que généreux. On trouve celle de Manfred au milieu de scènes sublimes des Alpes, lorsqu'il voit sur un rocher l'horrible inscription qui témoigne que dans cet endroit se sont trouvés deux frères dont l'un fut l'assassin de l'autre. L'histoire de Venise lui donna Alp le renégat qui, par suite des injustes sévérités de sa patrie, renia la foi de ses pères, se fit musulman, et ne respira plus que vengeance contre elle.

Mais il est indispensable si on veut être juste d'observer que dans tous ces personnages, il y a deux réalités très-distinctes. Une qui, par l'abus de l'énergie, sort ou tend à sortir de l'ordre, et une autre qui intervient pour l'y ramener, en l'idéalisant. La première lui est fournie par ses observations des hommes et des mœurs, ou par l'histoire. La seconde par le regard qu'il plonge dans son âme, et par l'impossibilité de sa nature esthétique de trahir les lois de l'art, qui ne permettent pas de pousser la réalité jusqu'au point où elle serait une souffrance. Dans la première, si ces héros ressemblent l'un à l'autre, c'est par leur *analogie dans la force et dans l'abus de la force*. Dans la seconde, s'ils ressemblent à Lord Byron, c'est parce qu'il *les a fait participer à des qualités de sa propre nature*, parce qu'il leur a, pour ainsi dire *infusé de sa propre vie*, afin de les idéaliser, et les faire rentrer dans les lois nécessaires de la morale, et de l'art.

Conrad est bien le pirate de la mer Égée, indépendant, hautain, terrible dans le combat, dans la vie aventureuse, énergique, audacieuse d'un chef de Corsaires, tel que l'étude des mœurs du pays où il place l'action, l'a offert à son esprit observateur. Mais il est Lord Byron, quand au péril de sa vie, il sauve les femmes du harem ; lorsqu'il frissonne à la vue de la gouttelette de sang qui tache le front de la belle Gulnare. Cette tache, lui faisant soupçonner un crime, ternit à ses yeux tous les charmes de Gulnare, et lui fait d'autant plus d'horreur, et il en gémit d'autant plus que le crime ayant été commis par l'amour qu'il a inspiré, et pour rendre à lui la liberté et la vie, il s'accuse d'en avoir été la cause involontaire, et il sent que la reconnaissance lui sera un supplice, et l'amour pour Gulnare une impossibilité. Il est encore Lord Byron dans la *sobriété*, dans le régime ascétique de Conrad, qui était son propre régime, et dans sa tendresse passionnée et éthérée pour Médora, dont l'amour est pour lui au-dessus de tout autre bien de la terre, et dont la mort le laisse sans consolation.

Alp (dans le siège de Corinthe) est bien le Vénitien, renégat, vindicatif de l'histoire, quand il n'a pas la vertu de pardonner, et qu'il met toutes ses facultés au service de sa vengeance ; mais il devient

Lord Byron dans les impressions qu'il éprouve sous le ciel étoilé, la nuit qui précède le combat, quand son imagination lui présente les douces images d'un passé innocent et heureux, et que sa conscience troublée lui offre la vision des âmes grandes et vertueuses comme un contraste à la sienne, comme un remords, et que dans cette disposition d'esprit, malgré l'abîme où il est tombé, il éprouve encore des mouvements d'humanité, puisqu'il ne peut tolérer sans frémir, de voir les chiens et les animaux de proie se disputer des cadavres humains ; et qu'il détourne ses yeux de ce spectacle hideux, comme un jour sous les murs de Constantinople, Lord Byron, saisi d'horreur au même spectacle, les avait lui aussi détournés.

Lord Byron est le poète qui parle en son nom propre dans cette introduction du Giaour, d'une beauté si mélancolique, si exquise, si infinie, qui ouvre au lecteur des horizons merveilleux, l'introduit dans des contrées délicieuses, parfumées, lumineuses, où tout est joie pour les sens, où tous les souvenirs et les associations d'idées sont une fête pour l'âme, où la passion de la beauté morale respire également dans ses louanges à l'héroïsme de la Grèce du passé, que dans ses invectives viriles à la Grèce dégradée de ses jours. Il est aussi lui-même dans les invectives du pécheur musulman, quand il maudit si énergiquement le crime du Giaour, et le criminel, dont le désespoir est l'expiation des fautes, et un beau triomphe de la morale.

Dans la Fiancée d'Abydos (où le terrible Ali est encore en scène dans le personnage du vieux Giaffir), l'aimable et infortuné Sélim et le poète se partagent l'âme réelle de Byron. Il est encore lui-même quand il verse tous les trésors de la grâce, de la douceur, de toutes les perfections des âmes et des corps dans ses créations féminines, et enfin on doit le voir toujours là, où intervient l'élément idéalisateur, quand il ouvre, pour ainsi dire, une *source* de beauté morale et de bonté à ses chants, afin de mitiger, par quelques-unes de ses qualités propres, le spectacle qu'une imitation rigoureuse et historique de la réalité aurait pu produire de contraire à l'art, de pénible au lecteur, d'intolérable à son propre cœur. Quant à Don Juan qui lui a attiré une guerre sans fin il est de toute justice de dire qu'il l'a sous de certains rapports méritée. Mais pourtant si on le juge à un point de vue plus raisonnable on trouvera que ce poème, excepté quelques passages où il a exagéré ce qui était permis à la satire, et par haine de l'hypocrisie et parce que c'était bien aussi une vengeance quelquefois outrée mais quelquefois très-méritée par ses persécuteurs, le reste n'est qu'un poème ravissant. Ces passages, il avait l'intention de les supprimer ^(D), mais la mort l'en a empêché ; et c'est grand dommage, car sans cela Don Juan serait resté un des plus charmants poèmes satiriques que l'humanité possède. Et cela surtout si on *n'avait pas détruit* les derniers quatre chants qu'il avait écrits en Grèce ⁽¹³⁾, dont la scène se passait en Angleterre, qui étaient les plus pensés, et qui expliquaient une foule de choses que jamais on ne pourra savoir. Ses amis, en permettant un pareil sacrifice à l'amour-propre de plusieurs personnes puissantes, et aux susceptibilités du pays ont manqué à tous leurs devoirs, car c'étaient précisément ces derniers chants qui donnaient la clef et justifiaient tout le reste ^(E). De l'instant que Lord Byron conçut Don Juan il mit une cuirasse à son cœur pour en cacher les battements. Il s'en fit un système, car il voulait que ce poème fût une satire autant qu'une vengeance. Néanmoins par-ci et par-là sa grande âme fait violence au système, s'échappe par éclairs, et se montre dans sa réelle beauté à tel point que le portrait de Lord Byron serait mieux tiré de ce poème que de tous les autres ^(F). Il nous semble donc bien prouvé que ce qui a coloré d'une certaine nuance uniforme les héros de ses premiers poèmes, et leur a donné cet air de famille qui a prêté des armes à la calomnie de l'identification, n'a été autre chose que le rayon de beauté morale qu'il puisait en lui-même. De sorte qu'on pourrait bien dire que par une étrange destinée, tous les dons dont le ciel lui avait été si prodigue, conspiraient contre son propre repos.

Nous nous sommes ainsi étendus sur cette phase de son histoire littéraire, au risque même d'abuser de la patience du lecteur, parce qu'il nous a paru essentiel de conjurer ce fantôme de l'identification, et de le ramener à sa juste mesure en l'expliquant, avant d'analyser sous d'autres points de vue, la nature morale de Lord Byron. Non, ce n'est pas en Harold, ni en Conrad, ni dans aucun de ses poèmes orientaux, qu'on trouvera la clef de cette nature morale ; car, bien qu'il soit aisé de dégager les sentiments de l'auteur de ceux de ses personnages, ces poèmes peuvent offrir néanmoins des prétextes à ceux qui répugnent à employer leur attention à découvrir ce qui au premier coup d'œil pourrait ne pas présenter toute la clarté désirable. Ce n'est pas non plus en Manfred poème certes sublime, mais souvent désapprouvé par lui-même, et le seul de ses poèmes, où on pourrait presque dire que la raison est en défaut ; ce qui doit s'expliquer par l'état de son âme alors si malade, et de son imagination exaltée dans la solitude par des chagrins cruels et immérités. Mais où vraiment l'âme de Lord Byron se découvre, *c'est dans ses poésies lyriques*, là où il parle, où il chante

en son propre nom, là où il exprime ses sentiments personnels, et où il exhale son âme. C'est dans ses élégies, dans ses pièces de circonstance qu'on le trouve, dans ses drames, dans ses mystères, dans ses satires même, dont la noble indépendance et le courage n'ont été dépassés par aucun satirique, ancien ou moderne, et en général dans toutes les poésies qu'il a écrites en Italie, et qu'on peut appeler de *sa seconde manière*. Dans ces chants rapides, plus de prétexte, plus d'intermédiaire entre son âme et celle de son lecteur. Là, on ne peut donc plus risquer de se faire de lui une idée injuste. L'énergie et la mélancolie qu'on y trouve, ne peuvent plus servir à lui donner le masque d'un Conrad, ou d'un Harold, d'un misanthrope, ou d'un orgueilleux ; mais elles ne font que mettre en évidence et en relief ce qu'il y a de tendre, d'aimable, d'affectueux, de noble et de sublime dans une de ces âmes d'élite que Dieu envoie de temps en temps ici-bas. *Per far di colassu fede fra noi*. « Pour témoigner parmi nous des choses de là-haut. » (*Pétrarque*)⁽¹⁴⁾.

Dans ses élégies sur la mort de Thyrsa (par exemple) « effusions trop belles et trop pures (dit Moore) *pour être inspirées par une créature mortelle* »⁽¹⁵⁾, quelle sensibilité, quel pathétique ! Dans ses sonnets à Genevra, quel charme ! quelle douce mélancolie ! quelle délicatesse ! Dans ses mélodies hébraïques, quel profond sentiment de notre spiritualité et immortalité, quel rayonnement de ce qui est divin ! « Elles semblent *pensées par Isaïe, et écrites par Shakespeare*, »⁽¹⁶⁾ a dit dernièrement un noble esprit, le Révérend Mgr Stanley, digne doyen de Westminster.

Et dans ses poèmes domestiques quelles touchantes affections de famille, et quelle générosité dans les aveux de quelques torts !

Dans les deux derniers chants de Childe-Harold, mélancoliques comme la plupart des choses belles, quel flot de grandeur morale ! Comme on sent que cette mélancolie a sa source dans des maux immérités, et qu'elle n'est plus seulement celle des choses d'ici-bas, car à force de s'élever, son intelligence lui a fait prendre son parti, et il sait maintenant demeurer plus calme dans les incertitudes inhérentes à notre nature.

Quelle grandeur d'âme dans le pardon de ce qui semblerait à bien d'autres impardonnable ! Quel sublime amour de l'humanité et de ses droits ; quelle haine pour l'injustice, la tyrannie, l'oppression dans l'ode à Venise, dans les lamentations du Tasse, dans la prophétie du Dante, et en général dans ses drames, dans ses mystères, et dans toutes ses poésies de sa seconde manière jusqu'à la dernière à peine connue (*The Isle, L'Île*⁽¹⁷⁾) écrite peu de jours avant de quitter Gênes pour aller se dévouer à la Grèce, et où plus encore qu'en toute autre la suavité des images, des descriptions, du style nous dit combien son âme à force de grandeur, d'énergie et de haute raison avait trouvé son équilibre, et sa paix, et qu'elle planait trop au-dessus du vulgaire pour s'émouvoir de ses injustices.

Toute citation de ces vers sublimes serait impossible. Comment choisir sans regretter ce qu'on laisserait ? Il faut donc les lire, et plaindre ceux qui sortiraient de cette lecture sans un progrès moral, sans sentir les forces de leur cœur, ou de leur esprit moins enchaînées dans leur prison matérielle, et sans trouver dans les effusions de cette poésie une belle et sublime *nature morale*.

Mais c'est précisément ce qu'on a le moins fait jusqu'à présent ; car on s'est borné à lire les premiers poèmes, et à voir lord Byron dans Childe-Harold, ou dans les héros de ses poèmes orientaux ; ce qui est aussi juste et raisonnable que de chercher Shakspeare dans Yago, Milton en Satan, Goethe dans Méphistophèle, Lamartine dans le blasphémateur de sa neuvième méditation⁽¹⁸⁾, etc., etc.

Ainsi les critiques français, disposés à voir l'homme dans l'identification des personnages imaginaires des poèmes de lord Byron, et négligeant de le chercher dans ceux où se reflétait son âme, entraînés par une docilité extraordinaire vers quelques jugements colportés à travers la Manche par des juges incompetents, ennemis, remplis de jalousie, de rivalité et de vengeance, les Français aussi adoptèrent des fausses idées sur l'auteur et sur ses œuvres ; et ainsi, une poésie qui sans prêcher aucun dogme, aucune doctrine particulière, sans prétendre d'en faire une école de mœurs, mais qui tout en restant dans les limites de l'art pur, secoue l'âme, l'élève, l'épure, l'attendrit, la porte à mépriser de mille manières, et surtout par la délectation du beau, les appétits, les lâchetés, les bassesses ; une poésie qui sollicite en foule les plus beaux, les plus nobles sentiments, et facilite même l'héroïsme ; cette poésie uniquement parce qu'elle avait dit trop souvent la vérité à un pays et à une époque où on ne voulait encore l'entendre qu'à demi-voix, cette poésie en pleine France aussi, fut déclarée suspecte, ou du moins malsaine aux âmes par ses tendances morales. Plusieurs esprits plus clairvoyants auraient volontiers appelé de cette sentence, mais ils trouvèrent plus prudent de garder

cette poésie comme un réservoir précieux, où on pourrait au besoin aller puiser les richesses poétiques dont ils pourraient avoir besoin.

Notre intention étant de consacrer un article à l'examen des tendances morales des poésies de lord Byron, nous nous bornerons ici à cette citation superficielle. Nous ajouterons seulement que ces idées accueillies si docilement en France n'étaient cependant pas celles qui dominaient parmi les esprits les plus élevés et impartiaux de sa patrie, bien que le jour où elle souffrirait comme elle souffre qu'on la lui dise aujourd'hui ne fût pas encore arrivé.

Je ne citerai ici que l'opinion de deux esprits d'élite d'Angleterre (M. Moore et sir Edgerton Brydger), non suspects ni l'un ni l'autre de partialité ; le premier parce que la crainte de blesser les préjugés de son pays a toujours été sa grande faiblesse, le second par l'indépendance et la noblesse de son caractère.

« *Combien en petit nombre*, sont les pages de ses poèmes (dit Moore), quand même parcourues au hasard que par quelque naturelle tendance sympathique vers la vertu, par quelque ardent hommage à la splendeur des œuvres de Dieu, ou par quelque explosion de piété naturelle plus touchante que toutes les homélies, ne lui donnent pas droit à être admis dans le temple le plus pur dont la chrétienté aurait la garde. »

(Moore, p. 177, vol. 2.)⁽¹⁹⁾

Et M. Edgerton Brydger après avoir fait une étude approfondie des poésies de lord Byron dit :

« Qu'elles apportent aux meilleures facultés de l'âme du lecteur une impulsion qui élève, purifie, instruit, nous enchante, et nous donne les plus nobles et les plus pures de toutes les jouissances. »

(Sic [sic] Ed. Brydger, 141s t.10.)⁽²⁰⁾

On trouvera peut-être ces citations surabondantes, mais ne sont-elles pas nécessaires ? La vérité si facile à altérer est-elle donc également facile à rétablir ? Ne sait-on pas que, si un mot suffit à la légèreté ou à la malice pour jeter des doutes et envelopper d'ombres une belle renommée, il en faut mille pour la rendre à la lumière, soit en réfutant l'erreur, soit en lui substituant des vérités incontestables ? Si l'auteur de ces pages n'exprimait que ses opinions individuelles sans les accompagner de ces preuves, c'est-à-dire sans s'appuyer d'opinions désintéressées, éclairées, indépendantes, formulées par ceux qui ont connu personnellement lord Byron, le volume plus condensé, plus sobre, pourrait être plus agréable. Les gros volumes effrayent toujours et avec raison le lecteur. Mais en rendant la route moins longue, moins aride, moins sujette à des répétitions, l'auteur aurait-il réussi à démontrer ; ce qu'il avait voulu démontrer ? aurait-il victorieusement accompli sa mission ? Ferait-il passer dans l'esprit des autres les convictions du sien ? Dans les œuvres de dévouement les auteurs ne doivent-ils pas se sacrifier à leur sujet ?

Dira-t-on que souvent on a voulu prouver ce que tout le monde avait déjà accordé ? que la valeur de ces preuves n'est pas si grande puisque les faits sont tous ou presque tous connus ? Sans même relever la valeur du mot *presque* nous répondrons que comme une vérité a plusieurs aspects suivant le côté par lequel on y arrive, on peut même sans des faits nouveaux servir de guide pour faire, je dirai presque, le tour d'une âme, et y arriver par le côté où on la voit dans son véritable jour ; ainsi que l'on fait dans une galerie autour d'un chef-d'œuvre, afin d'y découvrir toutes les beautés, que cachées à la première vue, on y retrouve en revenant sur ses pas. Il y a des âmes surtout avec lesquelles, par suite de leur nature, ou de leurs circonstances, il est aussi nécessaire de suivre cette méthode que pour de certains chefs-d'œuvre de l'art ; comme les tableaux de Salvator Rosa (par exemple) qui ne présentent à de certains points de vue que des masses d'ombres, mais qui regardés dans la lumière voulue, enchantent par les beautés qu'on y découvre.

« On ne saurait s'y prendre de trop de façons, dit Sainte-Beuve, et par trop de bouts, pour connaître un homme, c'est-à-dire, autre chose qu'un pur esprit. Tant qu'on ne s'est pas adressé, sur un auteur, un certain nombre de questions, et qu'on n'y a pas répondu, ne fût-ce que pour soi seul et tout bas, on n'est pas sûr de le tenir tout entier, quand même ces questions sembleraient le plus étrangères à la nature de ses écrits. —

Que pensait-il en religion ?

Comment était-il affecté du spectacle de la nature ?

Comment se comportait-il sur l'article des femmes ?

Sur l'article de l'argent ?

Quel était son régime ?

Quelle était sa manière journalière de vivre, etc., etc. ?

Enfin quel était son vice ou son faible ? Tout homme en a un.

Aucune des réponses à ces questions n'est indifférente pour juger l'auteur d'un livre, et le livre lui-même, si ce livre n'est pas un traité de géométrie pure, si c'est surtout un ouvrage littéraire, c'est-à-dire où il entre de tout ». (G)

Que l'opinion de ce génie de la critique soit notre règle et notre encouragement.

Nous savons bien qu'en France aujourd'hui, pour faire un portrait moral on n'aime pas à se servir des mêmes matériaux (s'il est permis de s'exprimer ainsi) que dans d'autres pays, et en Angleterre surtout. En France l'étude d'où un portrait moral doit sortir ne doit pas être un jugement, moins encore un réquisitoire. Les vertus ou les défauts d'un homme de génie ne sont point la préoccupation principale du peintre. On y examine l'homme maintenant plutôt comme un objet d'art ou de science. Lorsqu'on l'a fait comprendre à la raison, qu'on a satisfait la curiosité intellectuelle on ne pousse pas davantage la recherche. On l'abandonne, craignant peut-être d'empiéter sur une autre science, ou d'ennuyer le lecteur en faisant une thèse de morale.

Dans beaucoup de cas on peut avoir raison ; mais dans celui-ci nous pensons qu'on doit tenir le milieu entre les deux systèmes. Lorsqu'un beau portrait est défiguré par des couches superposées de vernis, un simple lavage ne saurait suffire pour lui rendre sa physionomie naturelle. Pour y parvenir on ne doit pas reculer devant l'attention minutieuse qu'exige un plus patient labeur. Tel est le cas pour le portrait de ce grand génie. Dans les études psychologiques tout dépend de tout, et ce qui à première vue semble insignifiant est souvent la meilleure preuve de la thèse. Reculer devant les détails (j'ajouterai même devant les répétitions) ce serait reculer devant des preuves.

Dira-t-on que nous n'avons pas assez fait la part au blâme ?

Donner cet intérêt au volume n'aurait pas été difficile.

Attaquer est plus aisé que défendre ; mais alors il aurait fallu inventer, soit les faits, soit leur appréciation, il aurait fallu ajouter le roman à l'histoire !

Le monde aime mieux un vice qui l'amuse qu'une vertu qui l'ennuie (dit un grand moraliste de nos jours) ⁽²¹⁾, mais le respect pour nos lecteurs nous rend certains que ce moyen de succès serait repoussé par leur conscience autant que par la nôtre. Le genre a été du reste (hélas !) plus qu'épuisé à l'égard de lord Byron, et avec d'autant plus de succès que ceux qui en ont fait usage ont souvent pu ajouter à l'attrait du genre les avantages et les charmes du talent et du style.

Mais parce qu'on n'aurait droit à aucun de ces honneurs, parce qu'on manquerait des séductions du talent, et parce qu'on répugnerait à se poser en auteur par pusillanimité, par paresse, par amour de son repos, serait-on moins excusable de ne pas dire la vérité quand on la connaîtrait ?

Si c'est un devoir pour un homme de cœur, pour un chrétien d'aller au secours d'une victime de la violence et de la brutalité lorsqu'on en a le pouvoir, serait-il donc permis de garder le silence lorsqu'on voit insulter la renommée de ceux qui ne peuvent plus se défendre, quand on sait que ce qu'on débite à leur désavantage est faux ? Le malaise que ce silence cause est la réponse de la conscience, et ce malaise est encore aggravé lorsque ces méconnus font partie des grands esprits dont la véritable patrie est le monde entier ; de ces gloires dont Dieu n'a pas voulu accorder à aucun peuple le monopole, mais qui appartiennent au trésor commun de l'humanité, qui en est fière et jalouse, et veut qu'on respecte leur génie.

Mais leur réputation, leur grandeur morale ne fait-elle pas aussi partie du précieux héritage ? et souffrir en silence qu'elle soit outragée ne serait-il pas aussi coupable que receler une partie d'un trésor qui ne nous appartient pas ?

« La vérité (a dit Lamartine) n'a pas besoin de style, sa lumière luit d'elle-même, se montrer est se prouver. » ⁽²²⁾

En publiant ces pages faites de conscience, de scrupule, de simple bon sens, nous voulons nous confier à cette opinion proclamée par celui-là même dont le style magique peut créer tous les prestiges. Si le lecteur trouve bonnes ces garanties de la vérité, et accepte ces études consciencieuses avec bienveillance et indulgence, si après que nous aurons passé en revue et examiné à tous les points de vue de lord Byron, son caractère, son tempérament, ses actes, ses paroles, ses qualités naturelles, ses vertus, ses défauts, après que nous aurons raconté sa vie en général, mais particulièrement sa vie en Italie, et les impressions qu'il a produites sur ceux qui l'ont connu personnellement, si après tout cela on peut trouver qu'il est bien temps de dégager sa noble image des obscurités de la légende, et de

l'ôter du cadre poudreux et bizarre où on le montre encore affublé du costume oriental du Corsaire, ou de celui du sombre pèlerin Harold, lui restituer le sien si noble et si simple, et le rendre enfin aussi sympathique par la vérité qu'on a voulu le rendre antipathique par le mensonge, le but de ces pages sera atteint. Essayer de restituer les droits à la vérité envers lord Byron est d'autant plus juste et nécessaire, que son meilleur biographe, Moore, a manqué lui-même à ses devoirs non-seulement comme ami, mais comme biographe ; car il connaissait la vérité sur une foule de choses et n'a pas osé la dire. Qui, par exemple, plus que Moore pouvait dire ce qui avait vraiment causé la désunion entre lord Byron et sa femme ? Et pourtant il a préféré l'envelopper dans le mystère.

Qui plus que Moore savait la conduite des collègues de lord Byron à l'époque de sa querelle conjugale ; l'étrange proposition qui lui fut faite pour rentrer dans les bonnes grâces de la noble assemblée ; son refus de l'obtenir à un tel prix ; la persécution à laquelle il fut dès lors en butte ; le nom des personnages qui provoquèrent une espèce d'émeute de la populace contre lui ; et enfin toutes les indignités qui lui firent prendre la résolution de quitter l'Angleterre : et pourtant qu'en a-t-il dit ? ^(H)

Qui plus que Moore savait que les amis qu'il croyait les plus dévoués dans le moment de sa séparation se rangèrent du côté de lady Byron, et que plusieurs aggravèrent encore le mal, répandant une foule de mensonges sur lui, comme, par exemple, qu'il maltraitait lady Byron ; et qu'il déchargeait près d'elle des armes à feu afin de l'effrayer ?

Qui plus que lui savait que l'on avait détruit en Angleterre ses derniers chants de *Don Juan*, écrits en Grèce, et qu'on avait détruit en Grèce le Journal qu'il avait tenu depuis son départ de Gênes jusqu'à ses derniers jours ⁽²³⁾, et il ne l'a pas dit de peur de se créer des inimitiés, et même il a prétendu que, en Grèce, lord Byron n'avait rien écrit ^(I).

Qui plus que Moore savait que lord Byron n'était pas irréligieux, et il l'a fait passer pour tel ; et, enfin, qui plus que Moore savait que le désir de lord Byron était de se rendre utile à l'humanité, et pourtant il a laissé entendre que son voyage en Grèce avait plutôt pour objet de faire un acte d'énergie, et de montrer au monde qu'il était toujours un homme supérieur aux autres. En peu de mots, Moore n'a pas assez relevé les qualités de lord Byron ; il a tu beaucoup de ce qui pouvait lui faire honneur comme caractère, et il a voulu avant tout faire apprécier la force de son génie poétique, qui n'était pas du tout en question. On dirait vraiment que Moore n'aimait pas que l'on pensât trop bien de lord Byron ; car à une louange il s'empresse toujours d'opposer un blâme, un *mais*, un *si*, et enfin, au lieu de s'élever avec plus d'énergie contre une foule de bruits calomnieux qu'il connaissait être tels à l'égard de Byron, au lieu de dire franchement et courageusement toute la vérité, il a préféré lui aussi faire usage des *pardons*. Mais c'était précisément la franchise et le courage qui lui manquaient. Moore était bon, aimable, spirituel, mais faible, sans fortune, et aimant la haute société où il se trouvait souvent en relation avec les ennemis politiques et personnels de lord Byron. Il n'osait donc pas dire la vérité sur l'Angleterre de son temps ayant trop d'intérêts et d'amours-propres à ménager ; de là des *tiraillements*, des *concessions*, des *mais* et des *silences*. Et enfin lorsque la cause était entre un de ces personnages et lord Byron, le sacrifié était souvent son ami qui ne pouvait plus répondre. Tous ces égards pour les survivants étaient des torts envers lord Byron.

Mais la plus grave des accusations qu'on a le droit de faire à Moore est de ne pas avoir *sauvegardé* les Mémoires que lord Byron lui avait donnés contre la promesse jurée que *rien n'empêcherait* leur publication. Cette promesse sacrée avait rétabli la tranquillité dans l'âme de lord Byron, tant il s'y était confié. Ce crime-là, la postérité ne le pardonnera jamais à Moore. Dira-t-on pour l'excuser un peu qu'il en a donné des extraits ? Mais en outre qu'on pourrait contester l'authenticité de ces extraits, que peut donc valoir une composition faite en face d'une foule d'hostilités, d'amours-propres, d'égards, d'intérêts à sauvegarder par un homme pauvre, dépendant, d'un caractère complaisant, doux comme celui de Moore en comparaison de la propre parole de lord Byron, et de tout ce qu'il avait certainement exprimé avec la sincérité et la force de son caractère et de sa grande âme ? Personne ne pourrait prétendre de s'identifier avec une âme comme celle de lord Byron pour dire ce qu'elle a éprouvé ; moins que tout autre un homme comme Moore, par suite de ses qualités et de ses défauts.

Ainsi donc ces Mémoires qui justifiaient la vie de lord Byron, ces chants derniers qui justifiaient le poète et l'homme, ce journal qui le montrait, malgré sa modestie, mais par la simple narration des faits, sous un aspect presque nouveau de sagesse, de prudence, d'héroïsme, avec toutes ces qualités et ces vertus qu'il exerçait déjà à un âge si jeune encore, s'étant déjà débarrassé de toutes les faiblesses de la jeunesse, et n'aimant plus que la sagesse qui l'aurait rendu un des hommes les plus vertueux de l'Angleterre, tous ces trésors le monde les a perdus ; ils sont descendus avec lui dans le tombeau en faisant ainsi plus de place à la malice de ses détracteurs.

De là le devoir de ne pas garder le silence sur cet homme privilégié.

Mais en restituant lord Byron à la vérité nous n'avons cependant pas la prétention de le montrer au-dessus de l'humanité dans toute sa conduite d'homme et de poète. Si sensible et si passionné, n'ayant vécu que l'âge des passions, pouvait-il avoir agi constamment comme ceux auxquels l'âge les a supprimées ? S'il est facile de ne pas faire place aux passions de la jeunesse à 70 ans, l'est-il également à 20, à 30 ?

Si cruellement éprouvé et provoqué, lord Byron pouvait-il rester complètement à l'abri de tout reproche ? Mais si sa passion prédominante, celle du vrai, a pu le faire paraître parfois inexorable dans quelques rares passages de ses œuvres, si sa passion de la justice a pu pousser quelquefois sa plume outre mesure, si même parfois trop irrité, il a été injuste, et a dépassé les droits de la satire, il est plus que certain que ces taches légères et presque involontaires auraient été effacées par sa main généreuse si elle n'avait pas été arrêtée par la mort.

Quant aux imperfections de ces pages, une fois les erreurs dissipées et la vérité définitivement acceptée, elles pourront aisément disparaître sous des plumes plus habiles, et qui n'auront plus besoin d'insister sur les preuves qui sont nécessaires pour créer l'évidence, mais qui entraînent aux répétitions. Nous savons que ces répétitions sont nombreuses, et qu'elles nous seront reprochées avec raison. Mais nous n'avons pas su faire mieux parce que nous voulions multiplier les preuves. D'autres plus tard feront ce que nous n'avons pu faire.

Notre œuvre sera comme l'eau du ruisseau qui descend de la montagne toute chargée de limon, et dont le seul mérite et la seule force est d'augmenter les eaux du fleuve où elle va se jeter ; mais tôt ou tard, une force supérieure à la sienne viendra la purifier et lui, donner la limpidité et la salubrité, sans lui ôter le mérite d'avoir augmenté la richesse de la masse liquide.

Tel qu'il est, nous dédions cet humble travail aux belles âmes qui ont le culte de la vérité. Elles ne doivent pas s'ignorer ; et si nous avons pu contribuer à les mettre dans un rapport plus intime avec une autre belle âme, nous aurons reçu notre récompense.

[Notes de l'auteur]

(A) Voyez stances 50 et 51, chant 3^e.

(B) Moore, 1 vol., 476. ⁽²⁴⁾

(C) Chant I^{er}, *Bride of Abydos*. ⁽²⁵⁾

(D) *Il avait dit souvent et promis à ses amis* (à Gênes) qu'il réformerait et changerait les passages injustes et blâmables et que, avant de le terminer, Don Juan deviendrait une satire chaste et irréprochable.

(E) Voyez l'Appendice pour les détails.

(F) St. XII, chant XV, Don Juan :

« Peut-être ses manières n'étaient-elles si séduisantes que parce qu'il ne paraissait jamais désireux de séduire ; en lui rien d'affecté ou d'étudié, rien qui décelât la fatuité, ou laissât percer des intentions de conquête ; nul abus de ses moyens de plaire ne venait nuire à ses succès, et n'indiquait un Cupidon échappé qui semble dire « Résistez-moi si vous pouvez ; » condition qui constitue un dandy, mais qui vous gêne un homme.

XIII. : « Don Juan n'avait pas ce défaut ; ses manières étaient à lui ; il était de bonne foi.

XIV. : « Naturellement affable, sa parole et son air écartaient toute idée de soupçon ; son regard, sans être timide, semblait plutôt se dérober au vôtre que chercher à vous mettre sur la défensive.

XV. : « Tranquille, accompli, gai sans être bruyant, insinuant sans insinuation, observateur des faibles de la foule, mais n'en laissant rien paraître dans sa conversation ; fier avec les fiers, mais d'une fierté polie de manière à leur faire sentir qu'il connaissait son rang et le leur sans jamais chercher à primer ; il ne souffrait ni ne revendiquait de supériorité. »

XVI. : « C'est-à-dire avec les hommes ; avec les femmes il était tout ce qu'elles voulaient qu'il fût. (Don Juan, chant XV, st. XII.)

LIV. : « Il y avait au fonds de tous ses sentiments le platonisme le plus pur. (Don Juan, chant X, st. LIV.) [Trad. Laroche.]

(G) Sainte-Beuve, page 28, *Nouveaux lundis*, tome 3^e. ⁽²⁶⁾

(H) Voyez l'appendice, n^o 1.

(I) Voyez l'appendice, n^o 2.

(*Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* ; Amyot, Paris, 1869 ; vol. 1, p. IX-LII.)

Dans cette longue Introduction, Teresa Guiccioli explique ses intentions (faire « le tour d'une âme ») et ses ambitions critiques, fort louables (« Même dans le monde moral [...] on doit trouver l'exactitude des sciences exactes »). Tout datés qu'ils paraissent, ses angles d'attaques sont pertinents : différencier Byron de ses personnages, rappeler l'existence des œuvres inspirées de la *Bible*, constituait déjà un progrès sur beaucoup de ses contemporains. Tout amour, Teresa était la seule à pouvoir cerner cette vérité *positive* qui contrebalancerait le portrait romantique et satanique qui prédominait encore en France. Marchant sur ses traces un siècle plus tard, G. Wilson Knight ne put que reconnaître : « Ce livre est clairement de première importance, puisque sa relation avec Byron fut, du point de vue de l'intimité, inégalée. C'était, aussi, une relation d'amour ; et l'on devrait reconnaître que toute exploration véritable du génie, qu'elle étudie l'homme ou son art, exige quelque chose de l'intuition d'un amant. » (*Lord Byron, Christian virtues* (2^{de} éd.) ; Routledge & Kegan Paul, Londres, 1967 ; p. 40).

- (1) Montaigne : *Essais*, liv. III, ch. II ("Du repentir").
- (2) Teresa fait ici allusion à son ouvrage *Des idées religieuses de lord Byron, par un de ses contemporains*, paru en 1866.
- (3) *Pèlerinage du chevalier Harold*, trad. B. Laroche ; Chant III, st. 52.
- (4) Allusion à deux poèmes de 1809 : "To Florence" ("À Florence"), et "Stanzas composed October 11th 1809 during the night ; in a thunder-storm [...]" ("Stances composées le 11 octobre 1809 durant la nuit ; pendant un orage [...]").
- (5) *Pèlerinage du chevalier Harold* (Chant III, st. 53).
- (6) *Pèlerinage du chevalier Harold*, trad. A. Pichot ; Préface, intercalée de l'Addition à la préface (ici, second alinéa).
- (7) Lettre du 31 octobre 1811 à R.C. Dallas, trad. Pichot (reprise dans *BLJ*, vol. 2, p. 122).
- (8) Dédicace du *Corsaire*, trad. A. Pichot.
- (9) Tout l'échange avec le docteur Kennedy est tiré de son livre posthume : *Conversations on religion with Lord Byron and others [...]* ; Carey & Lea, Philadelphie, 1833 ; p. 91-94.
- (10) Allusions au *Corsaire* (Chant III, st. 10), et au *Siège de Corinthe* (st. 16, v. 409 et suivants).
- (11) John Galt insiste sur l'influence du personnage d'Ali Pacha sur Byron dans le ch. XII de sa biographie *The Life of Lord Byron* (Colburn & Bentley, Londres, 1830), mais la phrase de Teresa n'y figure pas textuellement.
- (12) Galt : *The Life of Lord Byron*, ch. IX.
- (13) La destruction de Chants inédits de *Don Juan* est une légende ; seul le Chant XVII, inachevé, fut retrouvé dans les papiers de Byron, et il fut publié en 1903. Dans les années 1860, la rumeur circulait que TG avait en sa possession « deux chants complémentaires et inédits du *Don Juan*. » (*Les Modes parisiennes illustrées*, 27^{ème} année, 6 mars 1869 ; p. 111-112). Ce même journal ajoutait : « Plusieurs admirateurs du génie de lord Byron sont en instance à ce sujet auprès de madame la marquise de Boissy. »
- (14) Pétrarque : "Canzone I" (« Che debbo io far ? che mi consigli, Amore ? »), v. 35-36 : « Che solea far del Cielo / E del ben di lassù fede fra noi ».
- (15) Moore : *Life, letters, and journals of Lord Byron* (éd. en un vol. ; Murray, Londres, 1839), ch. XIII, p. 140 (avant la lettre n°72).
- (16) Citation non identifiée. Des propos similaires figurent dans un article du révérend George Maunder intitulé "The inspiration of the Scriptures", paru en 1859 : « On dit que ceux qui écrivirent la *Bible* furent inspirés, et des hommes de notre pays le furent également. Isaïe fut inspiré, Shakespeare le fut aussi ; Paul fut inspiré, Byron le fut aussi ; Jean fut inspiré, Burns le fut aussi ! » (*The Christian miscellany, and family visiter*, 2^{ème} série, vol. 5, 1859 ; p. 366).
- (17) Le titre exact est *The Island, or Christian and his comrades* (*L'Île, ou Christian et ses camarades*).
- (18) Teresa fait sans doute allusion au poème "Le désespoir", sixième pièce des *Méditations poétiques* à l'origine (la numérotation varia plusieurs fois du vivant de Lamartine). Elle se venge ici clairement des accusations d'athéisme répétées par Lamartine dans son feuilleton *Vie de lord Byron*.
- (19) Moore : *Life, letters, and journals of Lord Byron*, ch. LVII, p. 641.
- (20) Sir Egerton Brydges : *Letters on the character and poetical genius of Lord Byron* ; Longman, Hurst, Rees, Orme, Brown & Green, Londres, 1824 ; p. 351-352.
- (21) Nicolas-Valentin de Latena : *Étude de l'homme* ; Michel Lévy, Paris, 1856 ; ch. XV, section IV, p. 352.
- (22) *Cours familier de littérature*, t. 14 ; chez l'auteur, Paris, 1862 ; entretien 84, ch. IV, p. 400.
- (23) Le journal que Byron tint en Céphalonie, et les quelques poèmes qu'il composa durant son expédition n'ont pas été détruits. Ils furent publiés à la fin du XIX^e siècle.
- (24) Thomas Moore : *Life, letters, and journals of Lord Byron*, ch. XIX, p. 217-218 (avant la lettre n°143).
- (25) *La Fiancée d'Abydos*, Chant I, st. 1.
- (26) Sainte-Beuve : "Chateaubriand jugé par un ami intime en 1803", dans *Nouveaux Lundis* ; Calmann Lévy, Paris, 1884 ; t. III, p. 28.

Indications bibliographiques (suite)

Études

- W. Stigand : "Byron and the Countess Guiccioli" ; *Belgravia*, n°7, fév. 1869.
- Baron de Mortemart : "Lord Byron" par Mme la marquise de Boissy : *annotations sur cet ouvrage* ; Gilletta, Nice, 1873.
- Giuseppe Chiarini : *Donne e poeti : appunti critici* (ch. VI : "Lord Byron e Teresa Guiccioli") ; Verdesi, Rome, 1885.
- Hubert Jerminham : *Reminiscences of an attaché* ; Blackwood, Edinburgh, 1886.
- Félix Rabbe : *Les Maîtresses authentiques de lord Byron* (ch. IV) ; Savine, Paris, 1890 ; rééd. Stock, Paris, 1924.
- Fulvio Cantoni : "Byron e la Guiccioli a Bologna" ; *Il Comune di Bologna*, avril-mai 1927.
- C. Smith : "Byron and the Countess Guiccioli" ; *PMLA*, vol. 46, déc. 1931.
- Walter Heynen : "Teresa Guiccioli" ; *Preussische jahrbücher*, vol. 235-236, 1934.
- Danièle Varé : "Byron and the Guiccioli" ; *Quarterly review*, vol. 262, 1934.
- Henri Guillemain : "Lamartine, Byron et Mme Guiccioli" ; *Revue de littérature comparée*, 1939.
- Giuseppe Adami : *Il Romanzo di Teresa Guiccioli e Giorgio Byron* ; C.E.B.E.S., Milan, 1946.
- Austin Gray : *Teresa : the story of Byron's last mistress* ; Harrap, Londres, 1948.
- Maria Borghese : *L'Appassionata di Byron* ; Garzanti, Milan, 1949.
- Iris Origo : "Byron, Teresa Guiccioli and Fanny Silvestrini" ; *Keats-Shelley memorial bulletin*, n°3, 1950.
- Aldo Randi : *Lord Byron e la Contessa Guiccioli* ; Società tipo-editrice ravennate, Ravenne, 1950.
- Achille Bosisio : "Giorgio Byron e Teresa Guiccioli" ; *Ateneo Veneto*, juil.-déc. 1951.
- Raffaele Ciampini : *Il primo amante di Teresa Guiccioli : con il carteggio inedito fra Teresa Guiccioli e Cristoforo Ferri* ; Barbèra, Florence, 1963.
- John Clubbe : "William Edward West's portrait of Teresa Guiccioli" ; *The Byron journal*, n°7, 1979.
- Doucet Devin Fischer : "Countess Guiccioli's Byron" ; dans *Shelley and his Circle* (vol. 8) ; éd. Reiman et Fischer ; Harvard U.P., Cambridge, 1986.
- Arturo Mazzeo : *Teresa Guiccioli e Giorgio Byron* ; Ponte Nuovo, Bologne, 1988.
- Erwin Stürzl : *A love's eye view : Teresa Guiccioli's La Vie de Lord Byron en Italie* ; "Salzburg studies in English literature : Romantic reassessment" n°82, Universität Salzburg, 1988.
- Remo Ragazzini : *Lord Byron e la contessa Teresa Guiccioli : amori e cospirazioni nel soggiorno ravennate del poeta inglese* ; Berti, Ravenne, 1989.
- James Soderholm : "Editing his body : Teresa Guiccioli's transubstantiation of Byron" ; *Nineteenth century contexts*, n°19, 1995.
- Natale Graziane : *Byron e Teresa : l'amore italiano* ; "Storia e documenti" n°139 ; Mursia, Milan, 1995.
- Peter Cochran : "Romanticism" and Byron (chap. XI : "Byron's literary relationships with Alessandro and Teresa Guiccioli") ; C. S. P., Cambridge, 2009.

